

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO DE LA FRANCE.

INSCRIPTION TROUVÉE A POMPÉI

PROUVANT L'EXISTENCE PUBLIQUE DU CHRISTIANISME 13 ANS APRÈS
LA MORT DE S. PIERRE, ET CONSTITUANT LE PLUS ANCIEN
TEXTE PAÏEN DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

Nous revenons aujourd'hui sur les Graffiti de Pompéi dont nous avons déjà parlé. Nous le faisons accompagner de la *Dissertation* que M. le chev. J.-B. de Rossi y a ajoutée en le publiant*. Nous n'avons pas besoin d'en faire sentir l'importance à nos lecteurs, qui trouveront dans ce texte une réponse sans réplique aux assertions par lesquelles les Strauss et d'autres ont prétendu prouver que le Christ est une espèce de personnage mythique, qui ne s'est révélé et formé que dans les 2e ou 3e siècles.

A. B.

UN SOUVENIR DES CHRÉTIENS À POMPÉI.

Je profite de l'occasion favorable que me fournit un court séjour à Naples pour étudier un problème, qui doit figurer parmi les plus importants dans la science de l'archéologie chrétienne, savoir, *s'il existe*

dans la ville de Pompéi un souvenir ou quelque monument du christianisme. Je dis un souvenir ou monument. En effet, la merveilleuse cité, ensevelie tout entière sous les cendres du Vésuve, pourrait nous fournir deux sortes de témoignages de la religion chrétienne. Quelques-uns de ses habitants peuvent avoir été chrétiens, et avoir élevé quelque monument ou laissé quelque indice de leur religion; les païens de Pompéi, dans leurs inscriptions murales, peuvent s'être moqués de la foi nouvelle et de ses sectateurs, comme nous voyons que cela a été fait à Rome dans le palais même des empereurs*. Ces deux genres de témoignages dans une ville, où tout ce qu'il y a de plus récent remonte à l'an 79 de notre ère, seraient d'un prix singulier et d'une très-grande utilité pour l'histoire chré-

* Dans son *Bulletino d'Archéologia cristiana*, de septembre 1864.

* Voir ce graffiti représentant un homme crucifié avec une tête d'âne, et la dissertation qui y est jointe, dans les *Annales de Philologie*, t. xv, 101 (4e série.) T. B.

tienne et pour l'archéologie. Les monuments des fidèles de Pompéi, étant incontestablement de l'âge apostolique, éclairciraient par un invincible témoignage les origines très-anciennes des premiers symboles et fonderaient sur une base inébranlable les principes de la chronologie des monuments chrétiens. Les sottes railleries des Pompéiens montreraient avec quelle rapidité se répandit même dans les moindres villes la connaissance de la prédication évangélique, et seraient le souvenir le plus ancien des chrétiens, que nous devrions aux païens, et qui soit parvenu jusqu'à nous. Car Tacite et Pline*, quoique contemporains du grand désastre, qui ensevelit Pompéi, écrivirent bien après l'an 79. Or, que le Christianisme eût déjà pénétré à Pompéi, l'histoire apostolique nous porte naturellement à le croire. Dans les *Actes des Apôtres* nous lisons que, lorsque saint Paul, après en avoir appelé à César, fut conduit à Rome, il débarqua à Pouzzolés, et y trouva une chrétienté déjà établie, au milieu de laquelle il resta sept jours. † Si 20 ans et plus avant la ruine de Pompéi, le Christianisme avait déjà jeté ses racines à Pouzzolés, il n'est pas croyable que les villes voisines de la Campanie, en 79, n'en eussent pas encore reçu la première

semence. Cherchons donc si, dans la partie de Pompéi découverte jusqu'à ce jour, il n'y a pas quelque signe ou indice, ou souvenir des Chrétiens.

En 1853, l'illustre P. Garrucci, dans le *Bulletin archéologique de Naples*, posa cette question; *Si à Pompéi on a retrouvé jusqu'à ce jour quelque indice de Christianisme**. Une grossière lanterne de terre cuite, ornée du signe de la Croix, a été publiée par les Académiciens d'Herculanum †. Mais Garrucci jugea avec juste raison que c'était un travail du 4e ou 5e siècle, et l'attribua aux fosseyeurs qui, à cette époque, fouillèrent le sol de Pompéi. L'on a retrouvé et reconnu plusieurs preuves de cette fouille. A part cette lanterne, Garrucci ne put indiquer à Pompéi aucun signe, aucune mention de la foi chrétienne. Mais il reconnut dans les inscriptions murales de cette ville quelque souvenir des Juifs, et, comme la prédication de l'Évangile commençait ordinairement dans les synagogues ‡, l'illustre archéologue conclut en exprimant l'espoir que, dans les parties les plus basses de la ville, vers le fleuve Sarno, où probablement habitaient les Juifs, on trouverait les indices désirés du Christianisme.

* *Bull. arch. nap.*, t. II, p. 5 (2e série) *Questioni pompeiane*, p. 68.

† *Antichità di Ercolano*, p. 219. — Comme nous l'avons dit plus haut, Herculanum partagea le sort de Pompéi, l'an 79 de l'ère chrétienne et fut aussi enseveli sous les laves du Vésuve. Nous croyons faire plaisir aux lecteurs en transcrivant ici une curieuse inscription que l'on voit encore près de Naples, et non loin des ruines de la ville antique, à l'église de *Santa Maria al Polzano*, sur un sarcophage très-ancien, qui a servi à des chrétiens; elle est ainsi conçue:

CRUX ADORANDA PER QUEM (sic) INLUMINATUS EST TOTUS MUNDUS.
Ego (sic) Ioanes zoi Marou Edephixabemou.

Le dernier mot, écrit en lettres grecques, est le mot latin *edificavimus*. — (Voir Rossini. *Dissert. sagog.* t. I, dans Mal, *script. veteres*, t. v. p. 6.)

‡ Voir les *Act.*, XVII, 1; XIII, 5 etc.

* C'est de Pline le Jeune, dont veut parler ici notre illustre archéologue. Tout le monde connaît la lettre célèbre qu'il écrivit en faveur des chrétiens à l'empereur Trajan, tandis qu'il était proconsul dans le Pont et la Bithynie. Pline l'ancien, son oncle, qui commandait un escadron pendant l'embrasement du mont Vésuve, l'an 79 de Jésus-Christ, ayant voulu s'approcher de cette montagne pour observer ce terrible phénomène, fut puni de sa téméraire curiosité et suffoqué par les cendres. La même éruption du fameux volcan ensevelit plusieurs villes sous des monceaux de laves brûlantes, et entra autres, Pompéi et Herculanum. TH. B.

† *Secunda die venimus Puteolos, ubi inventis fratribus rogati sumus manere apud eos dies septem, et sic venimus Roman* (*Act.*, XXVIII, 13, 14).

Or, que réellement il ait existé une synagogue à Pompéi, cela me paraît confirmé par une sorte de programme d'élection des magistrats, dans lequel, à mon avis, se trouve révélée la dénomination elle-même de cette synagogue. Dans les journaux des fouilles de Pompéi, publiés par le docte Fiorelli *, sous la date de 1er septembre 1764, on lit : " Dans la rue de la ville, après la porte dite des Théâtres, on découvrit l'inscription suivante " en lettres rouges : "

CVSPIVM. PANSAM
AED. FABIVS. EVPOR. PRINCEPS
LIBERTINORVM

Cuspium Pansam Aedilem (facit) Fabius. Or, ce *Fabius Eupor princeps Libertinorum* est pour moi l'archonte de la synagogue de Pompéi. Car les affranchis, dans le sens romain et légal de ce mot, c'est-à-dire les citoyens d'origine affranchie ne constituèrent jamais un corps, et encore moins eurent-ils un *princeps* de leur assemblée. Mais il est fait mention dans les *Actes des Apôtres* d'une *Synagogue qui était appelée des Affranchis*, en même temps que celle des *Alexandrins* et des *Cyréniens* †. L'on connaît les archontes des synagogues, qui, en latin s'appelaient *Principes*.

Ecrivant loin de mes notes et de mes livres, je ne puis m'étendre autant qu'il le faudrait pour confirmer ce point qui me paraît très-important, savoir, que *Fabius Eupor* fut archonte de la synagogue des Affranchis à Pompéi. Mais ce que j'en ai dit pourra peut-être suffire pour établir la vérité de mon opinion. Et je rappellerai encore

ici que le docte *Minervini* a recueilli les indices et les preuves qui constatent que des Alexandrins en nombre notable habitaient Pompéi*, En sorte que le Christianisme ayant été généralement prêché dans les synagogues, et l'Evangile s'étant répandu très-rapidement dans Alexandrie où fleurit dans la suite l'école chrétienne la plus célèbre, l'existence d'une synagogue d'affranchis et de beaucoup d'Alexandrins à Pompéi nous porte à croire que la doctrine chrétienne y fut aussi annoncée, et dut, comme en tout autre lieu, rencontrer les contradictions des Juifs et la haine aveugle de la population païenne. Les principaux Juifs de Rome dirent à S. Paul que dans les synagogues du monde entier, on combattait la secte des chrétiens †. Aux yeux de la multitude païenne, au témoignage de Tacite, les chrétiens étaient odieux à cause de leurs crimes, *per flagitia inuisi* ‡. Il fallait donc s'attendre à ce que dans Pompéi on trouvât, soit des souvenirs de la foi chrétienne, soit des railleries et des calomnies, auxquelles cette même foi fut partout en butte dès sa première apparition dans le monde juif, grec et romain.

Et, en effet, en 1862, sur le mur d'une grande salle située dans la rue qui côtoie les thermes Stabiens, on vit plusieurs lettres tracées avec le charbon et rapidement disparues, dans lesquelles il paraît qu'il est fait quelque mention des *Chrétiens*. Le savant *Kiessling* en publia la notice dans le *Bulletin de l'Institut de correspondance archéologique* § ;

* *Bullet. arch. nat.*, t. III, p. 50-79 (2e série).

† Nam de secta hac notum est nobis quia ubique ei contradictur (*Act. xviii, 22*).

‡ Tacite, *Annal.*, xv, 44.

§ *Bullet. dell. ist. di corrisp. arch.*, 1862 p. 92.

* Fiorelli, *Pompeianarum antiquit.*, t. I, p. 160.

† Surrexerunt autem quidam de synagoga, quæ appellatur Libertinorum et Cyrenensium et, Alexandrinorum (*Act.*, vi, 9.)

et il écrivit que, après les deux lignes qu'il n'avait pu déchiffrer, il avait vu les traces suivantes :

P—G. VI GAVDL.. HRISTIANI

8X SICV. SO... ORIIS

Le reste était illisible, à l'exception de quelques lettres, qui ne donnent aucun sens. L'érudit éditeur de cette importante épigraphe essaya seulement d'interpréter la ligne, où il semble que les Chrétiens sont nommés; et il crut pouvoir la lire ainsi : *Igni gaude Christiane*. Dans ces paroles, il reconnut une allusion à la première et fameuse persécution contre les Chrétiens ordonnée par Néron.

L'annonce d'une découverte si neuve et si importante n'émut nullement les archéologues et les amateurs de l'histoire ecclésiastique. La manière dont fut annoncé cette découverte laissait tant de doute dans les esprits des lecteurs que, sur une matière si incertaine, il semblait qu'on ne pouvait faire aucune assignation précise et fondée. On ne faisait connaître qu'une partie de cette longue légende, et même de celle que l'on citait on proposait une lecture arbitraire et si différente des vestiges observés et transcrits, qu'elle n'inspirait aucune confiance. En outre, s'il était permis de changer GAVDI en *gaude*, et ...HRISTIANI en *Christiane*, pourquoi ne serait-il pas également permis de changer *Christian* en *Christiani*? Le surnom *Christianus*, dérivé de *Chrestus*, a des exemples dans l'antique épigraphie : et bien qu'il soit reconnu que les païens au commencement, ignorant le véritable sens du mot *Christus*, le confondirent avec *Chrestus*, et que, pour cela, ils appelèrent quelquefois les Chrétiens *Chrestiani*, le seul doute que, dans la légende pompéienne, dont le sens était

inextricable, on eût écrit *Chrestiani*, suffisait pour nous mettre dans l'incertitude, s'il était là fait mention d'un homme surnommé *Chrestian* ou des *Chrétiens*. Enfin les archéologues napolitains, dont on devait naturellement attendre l'exact et sûr témoignage de leur découverte, s'abstenaient d'exprimer leur opinion.

La chose cependant est d'une si grande importance, qu'on ne doit pas la laisser tomber dans l'oubli sans avoir été attentivement discutée et examinée. C'est pourquoi j'en ai conféré avec les deux plus célèbres archéologues napolitains, *Minervini* et *Fiorelli*; et je publie ici le fruit des renseignements qu'ils m'ont donnés avec la plus grande courtoisie. *Fiorelli* lui-même, sous la direction duquel cette découverte a été faite, et dont l'Europe admire l'esprit sagace, m'en a montré le site; mais, malgré toute mon attention à l'examiner avec le plus grand soin, mes efforts ont été vains; *il n'en reste plus de vestiges*. Le savant auteur de la découverte m'a raconté qu'il vit et reconnut qu'il y avait, écrites en un même temps, en trois lignes, les lettres :

VINA MARIA (OU VARIA) ADIA A. V. ;

et en dessous en deux lignes plus longues, il lut à la fin de la première ligne :

HRISTIANOS, OU HRISTIANVS à la fin de la seconde SORORIS (*sorores*).

Mais le contact de l'air ayant fait disparaître bientôt les caractères, il n'arriva pas à temps pour en faire un dessin exact. Cependant un heureux hasard m'a fait trouver le dessin chez *Minervini*, lequel, informé de la découverte courut à Pompéï, et avant *Kiessling*, avec le plus grand soin et sans aucune préoccupation d'esprit

pour lire dans un sens plutôt que dans un autre, dessina les traces qui apparaissaient sur le mur.

La lecture et l'interprétation de la légende inférieure n'est pas moins difficile. Dans cette inscription, la lettre que *Kiessling* a interprétée par un G, semble plutôt un S, et je crois que c'est la finale du premier mot, sur lequel, après une longue étude, je n'ose me prononcer. Ensuite il semble clairement qu'il y a écrit : AVDICHRIANOS. Dans l'autre ligne le dernier mot paraît être SORORIS (*sorores*), mais la première R n'a pas été vue par *Minervini* : le commencement de cette ligne est aussi obscur que celui de la précédente. Après viennent des signes et des vestiges de lettres dont il est impossible d'extraire même une seule syllabe. Donc, au milieu d'une si grande difficulté et peut-être dans l'impossibilité de donner à cette épigraphe un sens entier et non arbitraire, une seule chose reste à rechercher, et elle vaut la peine qu'on la recherche attentivement, c'est-à-dire, s'il est au moins certain qu'on y parle des *Chrétiens*, en un mot, si la lecture du mot CHRISTIANOS est fondée.

Trois témoins différents ont vu les lettres HRISTIAN. *Fiorelli* a vu encore la dernière S, qui était évidente, *Minervini* a aperçu le mot entier CHRISTIANOS ; *Kiessling*, venu après les deux premiers, vit seulement HRISTIANI. Or, puisque l'existence de l's est affirmée avec toute certitude par deux auteurs très-dignes de foi, *Fiorelli* et *Minervini*, et que l'initiale C, vue par *Minervini* seul est évidemment réclamée par les lettres suivantes, que tous ont aperçues, il restera seulement douteux si l'on y écrit CHRISTIANOS, ou CHRISTIANIS, ou CHRISTIANVS. La lecture sans équivoque CHRISTIANOS admise par

Minervini s'accorde bien avec l'impératif précédent AVDI ; version également conforme à celle de *Kiessling*, avec lequel impératif ne pourrait jamais s'accorder le mot CHRISTIANUS. En outre, la forme de la lettre V trois fois répétée dans la seule épigraphe inférieure ne concorde nullement avec les vestiges attentivement observés par *Minervini* entre l'N et l's finale. Donc, tout étant pesé et examiné avec le plus grand soin, je suis persuadé que le mot CHRISTIANOS était véritablement écrit dans la susdite épigraphe pompéienne ; lequel mot au pluriel ne peut être un surnom, mais est certainement une désignation des *Chrétiens*. Donc les lettres, que nous avons examinées, sont, à mon avis, l'expression d'une calomnie contre les chrétiens ; et le mot lu dans la seconde ligne par *Fiorelli* (*sorores*) pourrait très-facilement s'accorder avec cette interprétation, tout le monde sachant quel thème fécond en calomnie fournit aux païens l'appellation réciproque de frères et de sœurs usitée parmi les fidèles des premiers siècles. Néanmoins les mots sus-mentionnés me suggèrent un autre sens :

AVDI CHRISTIANOS SIVOS OLORES
Audi Christianos s (a) evos olores.

Si nous ne pouvons comprendre toute la malice ou le sophisme de cette dérision satirique, chacun reconnaît cependant qu'elle n'est pas dépourvue de sens, et qu'elle est la lecture naturelle de l'inscription.

Je pourrais ici terminer mon article, si quelques observations que j'ai faites sur des *graffiti* remarqués dans la même salle, où fut découverte la susdite épigraphe tracée avec le charbon, ne me paraissaient dignes d'être proposées à l'examen des savants. Dans cette salle donc, qui est spacieuse, j'ai lu divers *graffiti*, dont deux éroti-

ques ; mais trois d'entre eux m'ont fait soupçonner qu'ils peuvent être eux aussi des satyres contre les Chrétiens. L'un est ainsi conçu :

MVLVS HIC MVSCILLAS DOCVIT,
Mulus hic muscellas docuit.

Le mot *muscellas*, peut-être nouveau dans la lexicographie latine, est évidemment synonyme de *musculus*, diminutif de *muscus*. Peut-être dans cette inscription satyrique faut-il voir un jeu de mots obscène, et rien de plus ; mais pensant de nouveau à ce qui avait été écrit à ce même endroit : *Audi christianos*, je soupçonnai que le *mulus hic muscellas docuit* pouvait se rapporter à quelque assemblée de Chrétiens tenue dans ce lieu et découverte par les païens. Car les Gentils avaient coutume de se moquer des prédicateurs de l'Évangile comme de maîtres de superstition pour les femmelettes et le vulgaire ignorant.

Deux autres graffiti réveillèrent dans mon esprit des conjectures peu différentes de celle-ci ; ils sont dessinés dans leur véritable grandeur sous les Nos. 2, 3 ; dans le 2e, je lis :

MENDAX VERACI VBIQUE SALVTEM.

Et dans le 3e :

MENDAX VERACI SALVTEM.

L'antithèse de *Mendax Veraci* est si manifeste, que personne dans ces deux mots ne cherchera, je crois, deux véritables surnoms, étant évident que *Mendax* est placé avec une intention étudiée par opposition à *Veraci*. Or, comme la devise des docteurs chrétiens était de prêcher la vérité absolue et divine contre l'erreur et le mensonge incarné dans l'idolâtrie, le bon mot *Mendax veraci salutem* pourrait bien exprimer la dérision de quelque païen contre un propa-

gateur de la vérité évangélique, qui l'aurait enseignée dans ce lieu à ses *auditeurs*. Enfin, que l'édifice où furent écrites ces singulières sentences, et où ont été lues les paroles AVDI CHRISTIANOS ait servi depuis à quelque réunion d'un caractère grave et sérieux, le vers, quoique lui-même probablement satirique, remarqué en lettres peintes sur le mur extérieur le long de la voie publique, l'indique clairement :

OTIOSIS HIC NON EST DISCEDE
MORATOR.

Cet ensemble d'observation m'a porté à ne pas mépriser la conjecture qui m'a été suggérée par les inscriptions murales précitées, c'est-à-dire que la vaste salle, où pour la première fois ont été découverts à Pompéï des mots qui rappellent *les Chrétiens*, était un lieu de leur réunion ou une espèce d'école, où quelque homme apostolique, comme saint Paul à Rome, dans la maison qu'il avait louée, recevait tous ceux qui venaient le visiter et leur prêchait le royaume de Dieu avec toute franchise et sans aucune défense*. Lorsque dans la suite Néron entreprit de persécuter les Chrétiens, la liberté de la prédication évangélique se changea en vexations et en condamnations ; et alors les fidèles peuvent avoir été chassés de cette demeure, et on peut y avoir écrit des satires et des calomnies contre eux. Mais ce sont là de simples conjectures, qui paraîtront aux uns des rêves, et aux autres des probabilités ; je ne les crois ni l'un ni l'autre ; il me semble seulement qu'on doit en tenir compte, examinant s'il paraîtra quelque chose de semblable dans quelque édifice pompéïen.

* Et suscipiebat omnes, qui ingrediebantur ad illum, prædicans regnum Dei... cum omni fiducia sine prohibitione (Act. xxviii, 30, 31).

Mais, en mettant de côté les conjectures, le point principal me paraît vérifié, c'est-à-dire qu'à Pompéï on a trouvée une mention très claire des *Chrétiens*, laquelle par conséquent sera la plus ancienne parmi les témoignages païens parvenus jusqu'à nous de la première prédication et propagation de l'Évangile.

DES JUIFS AFFRANCHIS ET DES
CHRÉTIENS À POMPÉÏ.

Extrait du cahier de décembre, même Bulletin.

Mon article sur un *Souvenir des Chrétiens à Pompéï* a été lu avec une grande avidité et a produit les impressions les plus diverses, ce que je prévoyais; aux uns il a paru un rêve, un désir, et pour les autres, même les simples conjectures ont été presque une certitude. La gravité du sujet m'engage à ajouter de nouvelles observations à celles que j'ai consignées dans le *Bulletin de septembre* loin de mes papiers et de mes livres; et c'est ce qui me fournit l'occasion de formuler exactement mon opinion sur la certitude du *Souvenir des Chrétiens* trouvé à Pompéï, en la séparant des conjectures que j'émettais seulement comme complément de mon travail, et ajoutant qu'on en fit le cas qu'elles pouvaient mériter. D'abord pour ce qui concerne le *princeps Libertinorum*, je dirai que c'est un argument d'un grand poids à cause de la déclaration des *Actes apostoliques*, dans un passé connu, où la *Synagogue des affranchis* est nommée, et c'est pour cela que plusieurs m'en ont demandé des notices plus étendues et plus raisonnées. Ensuite je formulai, comme j'ai dit, mon jugement sur l'épigraphie qui rappelle les *Chrétiens*, jugement mûri par la méditation longue et attentive que j'ai faite sur ce sujet, et sur l'examen des doutes qui m'ont été proposés

par ceux qui sont d'un avis contraire.

L'inscription de *Fabius Eupor princeps Libertinorum* n'est pas un graffiti, mais un programme électoral, ou pour parler plus exactement, une prière aux électeurs en faveur de *Cuspio Pansa* pour qu'il fût créé édile. Ce qu'on appelle faussement programme est écrit en lettres rouges, grandes et très-visibles, de sorte que la lecture n'en est pas difficile; et ne demande pas une grande habileté paléographique, comme celle des inscriptions appelées *graffiti*. Du reste, outre le *Journal des fouilles* que j'ai cité dans le *Bulletin de septembre*, le savant *Rosini* l'a aussi rapporté *, et il ne peut exister aucun doute sur la vérité et l'exactitude de la lecture. Quand au sens de cette qualité inouïe *princeps Libertinorum*, il n'est pas à ma connaissance qu'il en ait été fait mention par quelque autre que par *Orelli* †, lequel annotant l'inscription d'un *princeps* de la flotte de Misène, écrivit: *Principes isti classium conferendi sunt ut sibi munera funati, cum principibus Peregrinorum et Libertinorum* ‡. D'après lui donc, ces mots désignaient un grade militaire, et il pensait que les Affranchis, comme les Étrangers, étaient un corps de milice. Le savant *Henzen*, qui a continué et revu le Recueil d'*Orelli*, annota ainsi les mots de ce dernier: *Principem Libertinorum ad exemplum principis Peregrinorum Orellius sibi excogitasse videtur*; et l'épigraphiste suisse écrivit ainsi, parce qu'il ne savait pas où *Orelli* avait appris l'existence de cet étrange *princeps Libertinorum*. Il est

* *Dissert. isagogica*, tab. XII.

† Je n'ai pu consulter *Rosini* (l. c.), et j'ignore s'il en parle.

‡ *Orelli*, n. 2624.

clair qu'Orelli l'apprit de l'inscription de Pompéï, dont je m'occupe. La mention de ce *prince des Affranchis* étant donc unique dans l'épigraphie antique, il faut en chercher l'explication dans l'histoire et dans les notions très-étendues que nous avons concernant les antiquités romaines.

Or, l'histoire et la science des antiquités romaines nous enseignent que, dans les premiers siècles de l'Empire, on appela *princeps*, ou le premier personnage d'une assemblée, d'une ville, d'une nation, ou le chef d'un *office*, ou le soldat d'un certain grade, selon les divers corps de milices. Les *affranchis* ne formèrent pas une assemblée qui eut un chef ou un *princeps* dans chaque ville; et ceux-ci, à l'exception de quelques cas très-rares rappelés dans l'histoire, et dont je parlerai dans la suite, ne combattirent jamais sous les drapeaux. Mais, sous les premiers Césars, il y eut à Rome et dans l'Italie beaucoup de *Juifs* appelés *Affranchis*, parce que faits esclaves dans la guerre, ils furent rendus à la liberté, eux ou les descendants de ces mêmes *affranchis*. Les auteurs, soit païens, soit hébreux, qui traitent des sujets concernant l'histoire romaine et judaïque aux temps de Tibère, de Caligula, de Claude, parlent de ces mêmes *Juifs affranchis*. Philon *, parmi les Juifs, en fait mention; et tout le monde connaît les paroles de Tacite concernant le sénatus-consulte de Tibère contre les sectateurs des rites égyptiens et judaïques.

“ On s'occupa aussi de bannir
“ les religions Égyptiennes et Ju-
“ daïques. Un sénatus-consulte
“ ordonna le transport en Sardaigne

* Philon, *Ambassade à Caius*, c. 9 (al. 25). -- Le texte de ce passage se trouve dans les *Annales*, t. xii, p. 15. 2^e série.

“ de 4,000 hommes de la classe des
“ *affranchis*, infectés de cette su-
“ perstition et en âge de porter les
“ armes. Ils devaient y réprimer le
“ brigandage, et s'ils succombaient
“ a l'insalubrité du climat, perte
“ peu regrettable *.”

Or, que ces 4,000 hommes *libertini generis*, aptes à porter les armes, enrôlés dans la milice et envoyés dans la Sardaigne, fussent tous Juifs, c'est ce qu'assure Flavius Josèphe, qui dit: “ Tibère
“ ordonna que tous les Juifs se-
“ raient chassés de la ville. Les
“ consuls, en ayant fait une levée,
“ en envoyèrent 4,000 soldats dans
“ l'île de Sardaigne †.” Et c'est ce
que confirme Suétone: “ Tibère in-
“ terdit les cérémonies étrangères,
“ les rites Égyptiens et Juifs... Il
“ répandit la jeunesse juive dans des
“ provinces d'un climat rigoureux,
“ sous prétexte de l'enrôler ‡.”

Donc, à mon avis, se trouve rendue évidente la vérité de l'opinion la plus commune parmi les interprètes des *Actes des Apôtres*, d'après laquelle la mention faite par saint Luc § de la *Synagogue des affranchis*, aiusi que de celles des Cyrénéens et des Alexandrins, s'applique à ces *Juifs affranchis, Romains et Italiens*. Ceux qui, dans ces *affranchis*, ont cherché un nom géographique dérivé de *Libertum*, ville d'Afrique, ou ont

* Actum et de sacris ægyptiis judaicisque pellendis: factumque patrum consultum. ut quatuor millia libertini generis ea superstitione infecta, quis idonea ætas, in insulam Sardiniam veherentur coercendis illic latrocinis, et si ob gravitatem cæli, interissent, vile damnum (Tacite, *Annales*, II, 85).

† Josèphe. *Ant. jud.*, xviii, 3.

‡ Externas ceremonias, ægyptios judaicisque ritus compescuit... Judæorum juventutem, per speciem sacramenti, in provincias gravioris cæli distribuit (Suét., *Tiber.*, c. 36).

§ Surrexerunt autem quidam de synagoga, quæ appellatur Libertinorum et Cyrenensium et Alexandrinorum disputantes cum Stephano (Act. vi, 9).

essayé, contre l'accord unanime de tous les livres, de changer l'interprétation du mot *, ont entrepris une tâche inutile et insoutenable, l'histoire contemporaine nous enseignant clairement quels sont les affranchis juifs nommés avec les Cyrénéens et les Alexandrins dans les *Actes des Apôtres*. Il ne sert de rien de dire que le mot affranchi désigne la condition, puisque les autres sont ainsi appelés par saint Luc de leur patrie, Cyrène et Alexandrie. C'est pourquoi, en comparant les *Actes des Apôtres* avec les historiens cités, il est facile de s'apercevoir que les juifs de Rome et d'Italie, ou au moins un nombre notable d'entre eux, avaient été appelés *Affranchis* par antonomase.

Que si l'on désire un nouveau témoignage pour mieux éclairer ce point important et démontrer que, parmi les Juifs romains et italiens, il y en eut sous les premiers Césars un certain nombre appelé *Affranchis*, nous le trouvons naturellement dans le vote électoral de Fabius Eupor, *princeps des Affranchis* à Pompéï. Cette inscription reçoit à la fois une nouvelle lumière de la Synagogue des affranchis nommée par saint Luc, et réciproquement confirme l'interprétation du nom de cette Synagogue. Donc, rien de plus naturel que la confrontation du *princeps Libertinorum* de Pompéï (où il est certain que les Juifs habitèrent) avec les souvenirs contemporains des juifs italiens affranchis qui nous ont été conservés par Philon, par Tacite, par saint Luc; il n'y a pas d'autre moyen de pouvoir en raisonner d'une manière exacte et fondée. Ce *prin-*

ceps paraît avoir été l'archonte, ou le chef de la Synagogue.

Il est vrai qu'*Orelli* l'a comparé avec le *princeps peregrinorum* *, le regardant comme le chef d'un certain nombre de soldats affranchis. Mais qu'on fasse attention à l'exclusion des affranchis de la milice ordinaire, aux divers cas où ils furent enrôlés, aux temps et aux circonstances de ces cas extraordinaires racontés par les historiens, et l'on verra combien l'interprétation d'*Orelli* s'adapte mal à la légende murale de Pompéï. Pour la première fois, pour ainsi dire, on enrôla douze cohortes d'affranchis dans la guerre sociale, et elles furent envoyées pour tenir garnison dans les villes maritimes jusqu'à Cumæ †. Les hommes instruits comprennent très-bien que l'épigraphie pompéienne est de beaucoup postérieure à la guerre sociale. Nous lisons au sujet d'Auguste :

“ Il n'enrôla d'affranchis que
“ deux fois, hors les cas d'incendie
“ et de troubles que faisait craindre
“ la cherté des vivres : la pre-
“ mière, pour la défense des colo-
“ nies qui touchaient à l'Illyrie ; la
“ seconde fois, pour garder la rive
“ du Rhin ‡.”

Dans ce récit, il n'y a rien qui autorise à chercher à Pompéï un *princeps militum Libertinorum*. Et quand au programme pour l'édilité de *Cuspius Pansa*, à l'occasion de laquelle on a lu plusieurs autres épigraphes sur les murs de la ville sus-nommée, naturellement il regarde les temps voisins de l'éruption du Vésuve, et non l'épo-

* Voir Henzen *Bull. dell. inst. di corrisp. arch.*, 1851, p. 114.

† Voir Livius, *Epitome*, lib. LXXIV.

‡ Libertino milite, præterquam Romæ incendiorum causa, et si tumultus graviore annona metueretur, bis usus est; semel ad præsidium coloniarum Illyricum contentum, iterum ad tutelam ripæ Rheni fluminis (Suet. August. c. XXV).

* V. Smith. *Dictionary of the Bible*, t. II, p. 115, et en particulier Godefroi, *ad. Cod. Theod.*, XVI, 8, 2.

que d'Auguste. Il est ensuite fait mention d'affranchis enrolés dans le sénatus-consulte de Tibère, rapporté plus haut, lequel nous rappelle encore les Juifs. Après le sénatus-consulte, je ne me souviens pas d'autres cas d'affranchis levés pour la milice, dont parlent les historiens, et applicables au *princeps Libertinorum* de Pompéi.

Les affranchis, c'est-à-dire les Juifs de Rome et d'Italie, comme les Cyrénéens et les Alexandrins, avaient leur synagogue à Jérusalem et quelques-uns d'entr'eux furent les premiers à s'insurger contre le premier diacre Etienne, à disputer avec lui et à exciter le peuple pour qu'en le lapidât. Il ne faut donc pas s'étonner si la présence des Juifs à Pompéi prépare le champ à la prédication évangélique, à la dispute, aux dérisions et aux violences contre les chrétiens. Ce qui ressort des études que j'ai faites et de ce que j'ai déjà dit à ce sujet, c'est que la chose, par elle-même assez vraisemblable et facilement croyable, devient une certitude par l'épigramme tracée avec le charbon, dont je publie ici la meilleure copie qui nous reste. Et il importait d'en parler encore et d'examiner si j'ai eu de bonnes raisons pour juger qu'elle était un souvenir clair et indubitable des chrétiens à Pompéi et le plus ancien parmi les témoignages païens connus jusqu'à nous aujourd'hui de la première prédication et propagation de l'Évangile.

Cette épigramme, aujourd'hui malheureusement perdue, a été vue séparément par trois savants archéologues, dont deux l'ont transcrite. La transcription de *Kiessling*, bien que très-incomplète, confirme la vérité de la copie qui en avait été prise auparavant avec le plus grand soin par *Minervini*.

Aucun des trois n'a pu tirer une construction grammaticale, donnant un sens raisonnable, des lettres vues et transcrites; et ils n'ont été guidés dans leur transcription par aucune idée préconçue d'un sens donné. Et même *Kiessling* voulant tenter l'interprétation de l'épigramme, ne s'est pas tenu à sa copie, mais il en a corrigé arbitrairement la teneur. L'obstacle que tous rencontraient et qui rendait le sens obscur, c'était le mot *SORORES*, qui de prime abord semblait devoir être lu ainsi. Et cette difficulté m'empêcha pendant longtemps de comprendre l'épigramme. Mais enfin je m'aperçus, que l'impératif *audi* était suivi non-seulement de l'accusatif *christianos*, mais aussi de l'adjectif *savos*, et que par conséquent le *SORORES* perdant la première *s* se changeait en *OLORES*. Les premiers chrétiens sont appelés par Tacite *Genus hominum superstitionis novæ et maleficæ*. Ils mourraient avec joie et en chantant les louanges de Dieu, comme des cygnes. Donc les mots *savos olores* ne sont nullement déplacés dans la bouche d'un païen contre les chrétiens. Ainsi la plus grande partie de ces lettres matériellement transcrites, sans leur faire la moindre violence, nous donne une construction grammaticale suivie et exacte, un sens convenable et naturel : *Audi christianos savos olores* : *Ecoute les chrétiens, cygnes sèvres*.

Tout cela serait-il l'effet du hasard? La bonne critique n'admet pas de cas pareils. Car il s'agit d'une construction, non ordinaire d'un impératif avec une série d'accusatifs. A cause de toutes ces considérations, pour moi qui suis dans l'habitude d'examiner les copies manuscrites des épigrammes antiques et de discerner celles qui

sont dignes de foi, de celles qui ne le sont pas et qui ai une grande expérience dans ce genre d'études, il n'existe pas le moindre doute touchant la vérité de la *dérision satirique des chrétiens*, découverte à Pompéi.

J.-B. DE ROSSI.

Trad. de l'italien par l'abbé T.-H. B.,
curé de Domazan.

APPENDICE.

Comme M. de Rossi nous regrettons grandement que ce *graffiti*, tracé au charbon, ait complètement disparu, sous l'action de l'air. Il aurait mérité, ce semble d'être mis sous verre, pour être montré à tous ceux qui doutent des témoignages des auteurs chrétiens sur le grand développement du Christianisme dans le 1^{er} siècle de l'Eglise. Mais il a été vu et transcrits par trois savants, dont la science et la sincérité ne sauraient être révoquées en doute; et cela suffit.

Quant aux *railleries* ou *calomnies* qui seraient renfermées dans ces inscriptions, il nous semble qu'on peut légitimement en douter. Pourquoi un personnage quelconque, non chrétien, mais étonné de ce qu'il voyait chez les chrétiens, à moitié converti, n'aurait-il pas pu tracer ces paroles? Il nous semble que, sans faire aucune violence au texte, on peut l'entendre de la manière suivante: AUDI CHRISTIANOS SÆVOS OLORES: *Ecoute les chrétiens, ces cygnes aux chants sévères, faisant allusion aux chants obscènes qui se récitaient dans les festins et même dans les temples. En souvenir de la doctrine que les chrétiens enseignaient, il a pu de même leur adresser les paroles suivantes: MEN-*

DAX VERACI UBIQUE SALUTEM, moi *menteur* (encore païen) au chrétien enseignant *la vérité, salut*

en quelque lieu qu'il se trouve, et revenant encore à sa pensée, répéter de nouveau: Mendax veraci salutem: le menteur au vérace, salut. Nous ne savons pas quelle objection on pourrait faire à cette interprétation.

Quoi qu'il en soit, comme M. de Rossi, nous concluons qu'il est avéré:

1. Que des chrétiens existaient à Pompéi, 13 ans au plus après le martyre de S. Pierre;

2. Qu'ils y avaient une synagogue ou maison de prédication et de prières, c'est-à-dire une Eglise;

3. Que, dans cette Eglise, on y prêchait (*audi*), et on y chantait des chants graves et sévères (*sævos olores*), suivant ce que S. Paul prescrivait aux Ephésiens: "Vous entretenant entre vous de psalmes, d'hymnes et de cantiques spirituels, chantant et psalmodiant du fond de vos cœurs à la gloire du Seigneur*;"

4. Si l'on enseignait dans cette église, il y avait donc des missionnaires, et les missionnaires avaient été envoyés par quelqu'un, suivant ce que dit expressément S. Paul, en parlant des prédicateurs qui s'adressaient aux Romains: "Comment prêcheront-ils, s'ils n'ont pas été envoyés?... La foi vient donc par l'audition, et l'audition par la parole du Christ †;"

5. Il y avait donc des supérieurs, c'est-à-dire des évêques, à Pouzzoles, ou plutôt à Naples, et la hiérarchie ecclésiastique était déjà établie, au moins 13 ans après la mort de S. Pierre.

* Loquentes vobismetipsis in psalmis et hymnis et canticis spiritualibus, cantantes et psallentes in cordibus vestris Domino (S. Paul, *ad Ephesios*, v, 19, et *ad Coloss.* III, 16).

† Quomodo vero prædicabunt, nisi mittantur?... Ergo fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi (S. Paul, *ad Romanos*, x, 15, 17).

Voilà la conclusion que l'on tire sans réplique aucune de cette précieuse inscription. Avions-nous raison de dire, comme le dit aussi M. de Rossi, qu'elle est d'une importance majeure, et les *Annales*

se félicitent de l'avoir fait connaître en France, où elle a été jusqu'à ce jour complètement ignorée.

— *Annales de Philosophie Chrétienne.*

SOUVENIRS D'ANCONÈ,

SIÈGE DE 1860, PAR LE COMTE DE QUATREBARBES, GOUVERNEUR DE LA VILLE ET DE LA PROVINCE.

Dans une éloquente étude consacrée au *Louis XVII* de M. de Beauchesne et publiée par le *Correspondant*, Mgr. Dupanloup répète plusieurs fois que ce qui l'a le plus charmé dans ce remarquable livre, c'est l'histoire des âmes. Ce charme, on le trouve aussi au plus haut degré dans les *Souvenirs d'Anconè*, par M. le comte de Quatrebarbes, ce chevaleresque écrivain, qui tient d'une main aussi ferme la plume et l'épée.

Sans doute, le récit des faits est par lui-même plein d'intérêt. Cette lutte de un contre dix, ces grands cœurs acceptant sans hésiter le plus illégal des combats contre de gros bataillons ; l'illustre Lamoricière, créant tout, les fortifications, l'armée, l'armement, les munitions, l'administration, les magasins de vivres, puis livrant ses derniers combats et animant de son courage ceux qui le suivent ; Castelfidardo, qu'on aperçoit dans le lointain, avec l'héroïque bataillon franco-belge, mourant au champ de la foi et de l'honneur, et le siège d'Anconè auquel on assiste, il y a là de quoi captiver l'esprit et le cœur.

Mais ce qui touche encore plus,

je l'ai dit, c'est l'histoire des âmes. L'âme de Lamoricière, d'abord si magnanime, si désintéressée de ces considérations de vanité auxquelles les âmes élevées elles-mêmes ne sont pas inaccessibles, sacrifiant sur les autels du devoir ce que les hommes de guerre mettent au-dessus de la vie, le souci de la gloire, et, par une juste récompense de la Providence, d'autant plus glorieux devant la postérité qu'il a accepté la défaite, une défaite certaine, pour payer sa dette filiale envers le Saint Père. Puis à côté de Lamoricière, toute une tribu de fiers chrétiens dont l'âme tend vers l'héroïsme comme l'aimant tend vers le nord ; le vaillant Pimodan, cet officier d'ordonnance du vieux maréchal Radetzki, qui, dans la guerre de Hongrie, avait pris à lui seul une batterie hongroise ; le lieutenant Westminsthal, qui rappelle les belles figures esquissées, par Alfred de Vigny, dans un de ses chefs d'œuvre, *Servitude et Grandeur militaire* ; Westminsthal, qui disait du comte de Quatrebarbes, en recevant cette batterie de dix-huit pièces de vingt-quatre, que l'empereur d'Autriche vendait au Pape, pour dé-

fendre Ancône : “ Vous savez, mon cher comte, que je viens de recevoir ma fiancée ; venez la voir à la fin de la semaine ; vous verrez comme elle est belle. Elle aura ses colliers de perles et de diamants, ses bijoux d'or fin et sa robe de mariée. J'ai juré de lui rester toujours fidèle et je saurai tenir mon serment.”

Il le tint, en effet, le vaillant jeune homme, car à la fin du siège d'Ancône, il demeurait, sanglant et mort, étendu dans la batterie qu'il avait promis de défendre jusqu'à son dernier soupir. Il faudrait les nommer tous : le comte de Chevigny, le comte de Lorgeril, ce breton au cœur chaud, à la tête dure comme le granit de son pays, sur lequel s'émousse l'acier, le prince Odescalchi. Zacharie, du Reau et Georges d'Héliand, tous deux petits neveux du comte de Quatrebarbes, que j'aurais dû nommer parmi les premiers, Georges d'Héliand, mort à dix-sept ans de la mort des braves, le comte de Palfy, le marquis de Lépri, le capitaine de Castella, M. de Terves, le dernier des combattants de Castelfidardo, qui réussit à pénétrer dans Ancône ; MM. de France, de Montmarin, de Villehune, de Castre et de la Pène, le lieutenant de Maistre, digne petit fils du grand champion de la Papauté. Je n'ai pas besoin de rappeler les noms du général de Courten, du commandant de Becdelièvre, du capitaine de Charette, de M. de Cathelineau, de M. Bourbon-Chalus, qui ont été dans toutes les bouches et qui sont dans tous les cœurs. Comment oublier cet intrépide enfant de douze ans, Jacques de Cathelineau, que le comte de Quatrebarbes avait vu à Rome jouant avec le cardinal de Villecourt et se cachant sous les plis de sa soutane rouge, et qu'il revit,

pendant le bombardement d'Ancône, échappé à la surveillance paternelle et “ courant avec une joie enfantine, ramasser, après l'explosion, les éclats de bombes, absolument comme s'il eût cueilli des cerises dans son verger de Bretagne pour les offrir à ses sœurs ? ”

On ne saurait dire avec quelle joie morale on assiste à l'épanouissement de toutes ces belles âmes qui ne calculent ni les difficultés, ni les périls, et qui ne voient dans l'affaire où elles s'engagent que l'accomplissement d'un devoir et l'occasion d'un grand dévouement. Mourir pour le saint Pape Pie IX et pour l'Eglise, écrire au bas de la page où sera racontée la plus grande iniquité de l'histoire moderne une généreuse protestation avec leur sang, voilà leur pensée. Et comme toutes les belles âmes s'entendent et se répondent, voici ce que nous trouvons dans les premières pages du livre de M. de Quatrebarbes.

Avant de se rendre à Rome, le futur gouverneur d'Ancône était allé visiter à Lucerne un auguste exilé qui, prévoyant avec la sagacité ordinaire de son esprit, le reproche que, bien à tort, on devait faire quelques mois après à ceux de ses amis de France qui étaient allés défendre le Saint-Siège, dit au comte de Quatrebarbes que, dans cette croisade, on ne pouvait, on ne devait arborer qu'un seul drapeau, le drapeau pontifical. Au même moment, notre regrettable et regrettée duchesse de Parme qui venait de donner au Saint Père une batterie atelée, écrivait à un jeune officier, le comte Caimi, fils d'une de ses dames d'honneur, dans ce style qui n'appartient qu'à elle, et qu'elle tirait à la fois de son cœur et de son esprit : “ Allez, mon enfant, défendre un saint sous la conduite d'un héros ! ”

Au milieu et au centre de ces belles âmes, dont la vue réjouit et élève le cœur, comme un *sursum corda* en action, rayonne la grande âme de Pie IX. Dieu qui voit d'en haut les difficultés et les périls de son Eglise et qui proportionne les secours aux besoins, a voulu que dans ces jours de crise la chaire de saint Pierre fût occupée par un pontife dont la sainteté sympathique et la bonté paternelle devinssent un aimant de plus : " Je n'oublierai jamais, dit le comte de Quatrebarbes, l'émotion que j'éprouvai en voyant venir à moi l'auguste pontife. J'étais tombé à genoux au milieu de la galerie, Pie IX s'avancait seul pour me bénir. Sa figure rayonnait de bonté céleste, de majesté, de paix sereine. Je lui dis avec des larmes dans les yeux et dans la voix que j'avais quitté la France et ma famille sur l'appel du général de Lamoricière, et que je regardais comme le jour le plus heureux de ma vie celui où je verserais mon sang pour la défense de l'Eglise. Le Saint-Père me fit lever et m'adressa quelques douces et saintes paroles : le dévouement des enfants est la plus grande consolation d'un père. L'heure de l'épreuve est arrivée ; le triomphe du bien tardera peut être encore, mais il est certain, et Dieu se laissera toucher par la prière.

Quand vient la seconde et dernière audience, avant le départ de l'officier français pour Ancône, Pie IX reçut M. de Quatrebarbes dans son cabinet de travail, en face du crucifix où il aime à puiser ses inspirations et son courage : " Au milieu des douleurs que j'éprouve, lui dit-il, rien n'est plus consolant pour moi que le dévouement des catholiques de France. Je les bénis, je vous bénis, mon cher fils, d'une manière particulière. Je

bénis spécialement votre femme : que vous avez quittée pour moi. Je bénis votre famille où les sentiments chrétiens se sont conservés."

Si nous voulions faire ressortir ce tableau par un contraste, il suffirait d'introduire le lecteur dans le camp opposé et d'abord dans les conseils du gouvernement piémontais qui se préparait à tout employer, la ruse, la fraude d'abord, la violence ensuite pour devenir ce qu'il est aujourd'hui, le gouvernement italien. On entendrait ces protestations pacifiques que le cabinet de Turin autorisait le duc de Grammont, alors ambassadeur de France à Rome, à réitérer au Saint-Siège : le Piémont n'avait réuni des troupes sur la frontière, d'après ces déclarations, que pour empêcher Garibaldi et ses bandes d'entrer sur le territoire pontifical, et l'on n'avait pas la moindre agression à craindre de la part des troupes piémontaises. Il fallait que les protestations eussent été bien formelles pour que le consul de France à Ancône, M. le comte de Courcy, ait pu présenter au comte de Quatrebarbes, le lendemain de l'entrée des troupes piémontaises sur le territoire pontifical, la dépêche suivante du duc de Grammont : " L'empereur a écrit de Marseille au roi de Sardaigne que si les troupes piémontaises pénètrent sur le territoire pontifical, il sera forcé de s'y opposer. Des ordres sont déjà donnés pour embarquer des troupes à Toulon, et ces renforts doivent arriver sans retard. Le gouvernement de l'empereur ne tolérera pas la coupable agression du gouvernement sarde. Comme vice-consul de France, vous devez régler votre conduite en conséquence."

On verrait ensuite avec quelle insultante ironie les généraux Fanti et Cialdini reçurent l'em-

ployé du consulat français qui vint leur remettre cette dépêche devant Pesaro, et quelles injurieuses allégations ils élevèrent contre le cabinet des Tuileries, allégations démenties par M. Thouvenel dans une circulaire diplomatique, mais qui, au lieu d'un démenti, auraient dû recevoir un châtement. On assisterait à la bataille de Castellardo, ce guet-apens piémontais dans lequel les violateurs du territoire pontifical combattirent dix contre un et n'obtinrent que le succès dévolu d'avance aux gros bataillons, en laissant toute la gloire aux vaincus. Après avoir admiré l'héroïsme des défenseurs d'Ancône luttant avec une garnison de deux mille quatre cents hommes, une artillerie inférieure en portée, contre une flotte considérable qui portait 100 bouches à feu, et contre une armée de quarante-cinq mille hommes, on s'indignerait en voyant le général Fanti, " malgré la présence des parlementaires, comme l'a écrit M. le comte de Quatrebarbes dans une lettre qui ne sera pas oubliée par l'histoire, malgré le drapeau blanc arboré sur les forts, malgré la sonnerie de cesser le feu répétée cinq ou six fois, malgré surtout une lettre de l'amiral Persano qui protestait contre cet acte sauvage, continuer pendant onze heures le bombardement d'une ville qui, pendant tout ce temps, ne lui a pas répondu par un seul coup de canon."

La conclusion de tout ceci se trouverait dans ces paroles, que l'historien du siège d'Ancône entendit prononcer à un général piémontais, au moment où il venait de retrouver l'intrépide Lamoricière, après la reddition de la place, au fond de la grande casemate, frémissant comme un lion blessé et entouré d'officiers géné-

raux de l'armée piémontaise dans l'attitude du respect. " Un seul parmi eux, dit le comte de Quatrebarbes, m'avait paru avoir une expression et un sourire d'orgueil étrange. Je ne sais si un remord passait alors sur son âme, mais je l'avais entendu prononcer ces paroles à voix basse, comme s'il avait répondu à une pensée importune : *Qu'importe la morale ? tout est dans le succès.*"

Ne vous l'avais-je pas dit, ce qui dans ce livre attachant à tant de titres, attache et émeut plus particulièrement encore, c'est l'histoire des âmes. D'un côté sont les âmes pour lesquelles le devoir est tout et qui, lorsqu'il s'agit de remplir un devoir, ne subordonnent pas leur conduite aux chances de succès. C'est Lamoricière écrivant à son camarade Bedeau après avoir reçu l'invitation du Pape : " Je n'ai vraiment d'espoir qu'en Dieu, car, d'après ce que je sais, la force d'un homme ne peut suffire à l'œuvre que je vais entreprendre. Ce n'est pas de l'audace qui cependant, je l'espère, ne me manquera pas au besoin, c'est du dévouement dont j'attends la récompense là haut bien plus assurément qu'ici-bas." Belles paroles confirmées par celles que Lamoricière adressa à Pie IX lui-même dans sa première audience :

" Très Saint Père, lui dit-il, Votre Sainteté m'a demandé : ses desirs sont des ordres, et je n'ai pas hésité un instant. Elle peut disposer de mon sang et de ma vie, mais je dois lui dire en même temps que ma présence est ici un secours ou un danger ; un secours si je n'ai qu'à maintenir la tranquillité dans ses Etats et à les préserver des bandes révolutionnaires ; un danger si mon nom est un prétexte pour hâter l'invasion piémontaise. Car il m'est impos-

sible, à moins d'un miracle, de triompher d'une armée aguerrie, avec des troupes de formation récente, mal armées et qui combattront un contre dix."

Celui-là ne mettait point de succès avant tout, il portait gravée au fond de son cœur la devise des héros chrétiens : "Fais ce que doit, advienné que pourra."

Il remplissait son devoir et laissait faire le reste à Dieu. Puis, lorsque, accablé par le nombre à Castelfidardo, accablé encore à Ancône, il voyait sa glorieuse épée lui échapper des mains, il écrivait cet admirable rapport dans lequel il disait que s'il eût laissé envahir le territoire pontifical sans protester, par une bataille, malgré l'infériorité du nombre, il n'eût pas rempli ses devoirs envers le Saint-Siège, et qu'à coup sûr ses camarades de l'armée d'Afrique ne l'eussent pas reconnu.

Voilà l'histoire de grandes âmes, celles des Lamoricière, des Pimodan, des Quatrebarbes et de leurs dignes compagnons venus de France, d'Italie, de Belgique, de Suisse, d'Allemagne, d'Irlande, de partout, car toutes les nations catholiques ont versé dans cette guerre quelques gouttes de leur sang le plus pur.

De l'autre côté sont les âmes pour lesquelles la morale n'est rien et qui croient que le succès, cet arbitre brutal des choses humaines, justifie tout.

Après ces réflexions si incomplètes, inspirées par le beau livre de M. le comte de Quatrebarbes *Sur le siège d'Ancône*, livre dont je conseille la lecture à tous ceux qui ont conservé un culte pour la religion, l'honneur et la vertu, je ne puis m'empêcher de consigner ici une considération qui s'impose à mon esprit en présence de la situation actuelle de l'Europe. Tou-

tes les nations sont dans l'attente d'un événement redoutable qu'elles appréhendent justement, la guerre. D'où vient l'imminence de cette guerre? De l'ambition toujours croissante des maîtres actuels de l'Italie qui, déterminés à se créer un royaume unitaire, veulent couronner toutes leurs annexions par une annexion plus difficile et plus périlleuse que toutes les autres, celle de Venise.

Je dis que là est la véritable cause de la guerre, car si la Prusse n'avait pas eu l'espoir d'une diversion de ce côté, elle n'aurait point poussé les choses si avant en Allemagne. Eh bien! je ne crains pas d'affirmer que si le gouvernement français, si l'Autriche avaient suivi leur première pensée à l'époque où, par la violation du territoire pontifical, le cabinet de Turin démasquait ses projets, la paix européenne ne courrait pas les hasards qu'elle court aujourd'hui. J'ai reproduit d'après le livre du comte de Quatrebarbes, la dépêche du duc de Grammont au vice-consul français à Ancône; supposez que le gouvernement français eût confirmé ces paroles par des actes, "qu'il n'eût pas toléré la coupable agression du gouvernement sarde," évidemment cette résistance eût arrêté court l'ambition piémontaise, et cette ambition n'en serait pas aujourd'hui à organiser une guerre contre l'Autriche pour s'emparer de Venise.

A défaut du gouvernement français, dont nous n'avons pas à juger ici la conduite, supposez que l'empereur François-Joseph ait suivi la première impulsion de son cœur. C'est au livre de M. de Quatrebarbes que je veux emprunter cette page pleine d'enseignements: "Nous venons, dit-il, de voir ce qui se passait à Paris; il est bon de connaître maintenant l'impres-

sion que la nouvelle de l'invasion des Etats Pontificaux fit en Autriche. Depuis un mois déjà l'empereur François-Joseph attendait cette nouvelle. Les divisions du Mincio étaient sur le pied de guerre, et un ordre suffisait pour leur faire passer le fleuve. *Cet ordre fut signé*; mais avant de l'envoyer, l'empereur crut devoir réunir dans un même conseil, ses ministres et ses principaux généraux. Il exposa en termes clairs et précis la nouvelle situation que faisait à l'Autriche la violation de traités récents et l'obligation où il se trouvait de s'y opposer par les armes : son devoir de catholique, son honneur de souverain y étaient également intéressés.

“ Dieu semblait du reste avoir aveuglé la révolution, et l'invasion était tellement odieuse que le Piémont ne trouverait pas un allié. “ Je viens de signer, ajoutait-il, l'ordre d'entrer dans les Romagnes, de poursuivre, d'attaquer à outrance l'armée piémontaise, j'y ai joint un manifeste à l'Europe où je déclare vouloir respecter le traité de Villafranca. J'ai cédé la Lombardie, elle ne m'appartient plus et je ne reviens pas sur ma parole. La flotte de Trieste ira en même temps croiser devant Ancône pour en empêcher le blocus.”

Il y eut un silence, puis les conseils timides se firent entendre. Le comte de Thun en fut l'interprète. Il alléguait les blessures récentes de Magenta et de Solferino, la crainte de voir la France prendre encore une fois partie pour l'Italie, la Hongrie frémissante, la Prusse jalouse, la Russie malveillante, les Etats secondaires de l'Allemagne incertains. C'était jouer l'exis-

tence même de la monarchie autrichienne.

— Eh bien, interrompit François-Joseph, si ma couronne doit être brisée, j'aime mieux qu'elle le soit sur les marches du Vatican en défendant le souverain Pontife, qu'aux portes de Vienne ou de Presbourg par l'émeute et l'anarchie.—

Nobles et généreuses paroles qui malheureusement ne furent pas suivies d'effet, parce que l'empereur François-Joseph rencontra dans son conseil une résistance presque unanime.

On peut aujourd'hui l'affirmer d'une manière certaine, cette généreuse politique était aussi la plus prudente et la meilleure. En présence de l'espèce de clameur, de haro qui s'élevait contre la violation du droit des gens commise par le cabinet de Turin, du retrait de l'ambassadeur français, l'Autriche pouvait au nom des traités qu'elle déclarait vouloir respecter après comme avant la victoire, faire de l'autre côté du Mincio une campagne désintéressée. La politique du gouvernement de Victor-Emmanuel, arrêtée à temps, ne compromettrait pas aujourd'hui la paix européenne en suivant son développement logique qui la fait aspirer à la conquête de Venise.

Il est donc vrai que la politique la plus magnanime est souvent la plus intelligente et la plus sûre.

On ne supprime pas le péril, on l'augmente souvent en l'ajournant. Je n'ai pas cru devoir négliger cet enseignement que j'ai rencontré dans l'intéressant récit du siège d'Ancône par M. le comte de Quatrebarbes où la raison comme le cœur trouvent à faire leur moisson.

PIERRE GRATIOLET.

SES ŒUVRES.

I

Il est des hommes dont la gloire s'empare quand ils descendent dans la tombe ; elle se plaît à leur faire un linceul. D'autres n'entrent dans la mort qu'avec déception ; la fortune les abandonne quand ils ne sont que poussière. La justice suprême a son heure pour tous.

Sur le cercueil de Gratiolet nous avons entendu jeter ce cri, dirons-nous de douleur, dirons-nous de révolte : La mort est aveugle. Non, la Providence est partout ; la fatalité, nulle part. La vie n'est que la servitude, la mort est l'affranchissement.

Gratiolet le savait ou le sentait quand, frappé d'un coup soudain et terrible, il dit à la compagne de sa vie : " Ne vous y attendiez-vous pas ? La séparation sera d'un jour, les affections sont éternelles ; " et, à son fils à peine âgé de sept ans qui n'a peut-être pas compris, mais qui retiendra la parole paternelle : " Je vais te quitter, mon enfant ; si Dieu t'accorde de vivre, sois honnête, c'est-à-dire, sois chrétien, ce mot renferme tout." Et la mort impatiente put achever son œuvre, le chrétien était prêt ; il venait, dans un dernier acte de sa foi, de remettre son âme entre les mains d'un prêtre qui était aussi son ami.

Quel exemple et quelle leçon ! Saurons-nous les comprendre ?

Hélas ! non. Déjà des écrivains de la presse quotidienne, des hommes de parti, *libres penseurs*, puisqu'ils se donnent ce nom, ont revendiqué Gratiolet comme un des leurs ; ils ont fait du savant, qui cherchait la vérité par la science, un philosophe panthéiste, matérialiste, athée. C'est trop ; il faut plus de respect envers la vérité comme envers les morts, et l'on ne doit ni se tromper ni tromper les autres sciemment. Il est avéré que Gratiolet a vécu dans les idées, et qu'il est mort dans les sentiments d'une foi sincère. Nous le savons, nous, de la bouche de sa veuve qui a vécu de sa vie, nous le savons de la bouche des amis qui l'ont assisté à ses derniers moments. L'un d'eux même, disciple aimé, à qui ses travaux ont déjà fait un nom dans les sciences physiologiques, le docteur Paul Bert, nous l'a dit avec un accent pénétré : " Je suis indigné des mensonges de la presse, la fin de Gratiolet est enviable ; il est mort plein de foi, comme il a vécu ; sa mort a couronné sa vie."

Non, mille fois non, Gratiolet n'était pas de la secte des d'Holbach et de la Métherie. Il avait de meilleures aspirations et de plus nobles origines. Il descendait des Newton et des Leibnitz, de ces hommes de foi et de génie qui, comme on l'a dit, quittaient le travail pour aller prier ; ou, si nous ne pouvons remonter si haut, pour

une immortalité qui commence, il était l'héritier direct et par privilège des maîtres de la science à notre époque, des Cuvier, des Dumeril, des de Jussieu, des Cauchy, des Biot, des Gay-Lussac, des Thénard, sans parler de celui qui, survivant à ses contemporains, est venu sur la tombe d'un fils adopté payer à sa mémoire un tribut d'éloges et de regrets *. Que les *libres penseurs* s'y résignent donc, Gratiolet, cet esprit si élevé et si pur, n'appartenait pas à leur école. A chacun ses gloires, qu'on nous laisse au moins les nôtres.

Nos destinées sont le plus souvent un héritage de famille. Gratiolet est né à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde), le 6 juillet 1815, au moment où la France fatiguée de guerres n'aspirait qu'à la paix et à la liberté. Son père était un homme de bien, médecin honoré dans sa province; sa mère, une femme chrétienne. Ce mot renferme tout, a dit le fils réuni aujourd'hui à ceux qu'il a pleurés. Pierre avait une sœur plus âgée que lui de deux années, il reçut comme elle et avec elle une éducation tout empreinte de la tendresse maternelle. Nos premières impressions ne se perdent pas, et c'est dans la famille que l'on apprend le respect filial, l'affection fraternelle, principes des devoirs auxquels il ne faudra pas faillir. Malheur à ceux qui n'ont pas puisé leurs sentiments à l'école de la vertu!

Pierre Gratiolet fut mis d'abord en pension à Bordeaux, puis, plus tard, au collège Stanislas, à Paris. Il fit là d'excellentes humanités, présage d'une carrière brillante. A dix-huit ans, il commença l'étude

du droit, mais il se sentit peu attiré par les perspectives sombres d'un dédale de lois. Esprit curieux et pénétrant, il aimait de primesaut, au contraire, les sciences naturelles; il y vit des horizons immenses éclairés par des lueurs célestes. Pour s'ouvrir une carrière, celle qu'avait suivie son père, il prit des inscriptions à l'École de médecine. A vingt-cinq ans, en 1840, il était interne à la Salpêtrière, attaché au service des aliénés et des épileptiques sous la direction de Pariset et de Leuret. Pariset! c'est de cet aimable vieillard qu'il a été dit le jour de sa mort: "Jamais tant d'esprit n'est remonté au ciel," paroles restées dans notre mémoire et qu'il nous est doux de renvoyer à leur auteur, notre ami, M. Émile de l'Espine.

En 1840, comme aujourd'hui encore sans doute, les médecins des hôpitaux faisaient des cours appelés *libres* pour les élèves. Pariset réunissait chez lui les internes de la Salpêtrière et s'entretenait avec eux des maladies mentales. Ces leçons rappelaient, si elles ne les continuaient même, ces conférences célèbres faites naguère à l'Athénée, et dans lesquelles Pariset avait eu pour auditeurs Laromiguière et Destut de Tracy. A ces entretiens tout à la fois savants et familiers de la Salpêtrière, accouraient de toutes parts des auditeurs de tout âge, médecins ou hommes du monde. Nous n'y manquons pas, nous, et d'autres amis qui formaient alors un cercle intime autour de Pariset, Ségur-Dupeyron, Lemercier, Manec-Grün, Jauret, Armand Dalloz, Émile de l'Espine, Nabon de Vaux... L'auditoire remplissait un trop petit appartement que nous appelions le portique, parce qu'il était placé au-dessus d'une colonnade servant

* L'illustre directeur du Muséum d'histoire naturelle, M. Chevreul, empêché par son âge d'assister aux obsèques de Gratiolet, a fait lire sur sa tombe, par son collègue, M. Frémy, un discours qui a profondément ému une nombreuse assistance.

de porche à l'église. Pendant une heure on écoutait avec recueilliment la parole du divin vieillard qui, sans illusion aucune, aurait pu être celle du divin Platon. Et, la leçon terminée, on se pressait autour de lui, on l'entourait, on lui faisait mille questions pour avoir le plaisir de les lui voir résoudre et de l'entendre encore. Oh ! quel doux savoir et aussi quelle tendresse dans ces causeries de l'esprit et du cœur ! Et dire qu'il n'en est plus de traces *. Évoquons, au moins dans le deuil présent, un souvenir qui remonte à ces temps heureux, et qui se rattache à celui des disciples de notre Platon qui, dans la Grèce antique, aurait pu être son Aristote.

Après la visite de ses malades, Pariset venait de faire la leçon accoutumée. Il s'acheminait vers la ville, en compagnie de ses amis, et s'appuyant sur le bras de deux d'entre eux, celui de Nabon et le nôtre. En traversant la grande cour de la Salpêtrière, il fut salué par un groupe de ses jeunes élèves. "Vous voyez celui là, nous dit-il, en désignant un jeune homme d'une physionomie heureuse et qui portait toute sa barbe, il s'appelle Gratiolet, *graciosus*, comme toi *blandus*, comme vous (Nabon) *natus bonus* ; remarquez-le et aimez-le, il a tous les mérites, il est tout à la fois savant et artiste, il dessine comme un ange, il ira loin." On a dit que les amitiés étaient écrites d'avance dans le ciel ; elles naissent aussi de la parole et sous les auspices des vieillards. Nous ne tardâmes pas à connaître Gratiolet et à le compter parmi nos amis, ceux de Pariset. Hélas ! Gratiolet,

Lemercier, Manec, Nabon... nous avons tous assisté aux derniers instants du maître vénéré et nous avons reçu ses adieux. Pourquoi faut-il que pour le plus jeune des disciples, la mort ait été si prompte et si cruelle, que nous n'avons pu nous rencontrer tous que sur le chemin d'une tombe ?

Élève interne à la Salpêtrière, Gratiolet suivait les cours du Muséum. Les deux écoles se touchent, et l'on a remarqué que, comme enseignement anatomique et médical, elles se complètent l'une l'autre. Au Muséum, l'anatomie et la physiologie comparées ; à la Salpêtrière, hospice de vieillards, donnant asile aux aliénés et aux épileptiques, l'anatomie pathologique et particulièrement celle du système nerveux. Cette double étude a marqué principalement la carrière de Gratiolet.

Un élève assidu au travail prend vite place à côté des maîtres. Gratiolet devient aide d'anatomie au Jardin des plantes, prosecteur du cours de de Blainville. Par l'esprit comme par le cœur, de Blainville était un autre Pariset ; il eut bientôt distingué son disciple et compris qu'il pouvait avoir en lui un successeur. Il se l'attacha intimement et ne tarda pas à le charger du soin de faire son cours. C'était le montrer au choix de ses collègues et du pouvoir. Dès le début, quel professeur éloquent se révèle ! La jeunesse studieuse ne sait pas si c'est de Blainville ou Gratiolet qu'elle vient entendre ; de jour en jour, elle se presse davantage aux leçons et l'amphithéâtre est trop petit pour la contenir.

"As-tu entendu Gratiolet ? nous dit un jour Pariset dans la retraite de Luciennes où, pour moins nous quitter, nous étions allés nous réfugier ensemble.—Non.—Eh bien,

* Tous les manuscrits de Pariset, relatifs à ses études sur l'entendement humain, ont été laissés par lui à un de ses neveux avec ordre de les brûler. Il paraît que l'ordre a été fidèlement exécuté. Ceneveu-là eût aussi brûlé l'Écho.

allons à son cours, tu n'as encore rien entendu de pareil." Et nous partîmes. Ségur-Dupeyron, un des inséparables de Pariset, s'était joint à nous. Nous allâmes nous cacher, protégés par la foule, dans un coin de l'amphithéâtre. Le professeur ne devait point nous voir et il ne nous vit point. Il fit sa leçon comme à l'ordinaire, mais quel savoir, quelle manière de dire facile et gracieuse! "C'est Gratiolet, *gracii eloquendi*," s'amusa à répéter Pariset. Et Ségur nous demandait: "Est-ce ainsi qu'on parle anatomie?—Oui, depuis Cuvier, de Blainville et Gratiolet." La leçon finie, Pariset traversa la foule, et alla se présenter au professeur: "Que j'embrasse mon maître!" s'écria-t-il; et il lui donna l'accolade au milieu de mille applaudissement chaleureux.

La réputation de Gratiolet était faite, mais non pas sa fortune. Nous vîmes, nous, un jour celle-ci se présenter au jeune homme sous les traits d'une belle jeune fille; mais le cœur humain est plein de mystères, la fortune n'a pas le même sourire que Béatrix. En se mariant, Gratiolet donna tout au bonheur, et il ne demanda rien de plus. Sa famille s'accrut, et avec elle... devons-nous écrire le mot? pourquoi non? La pauvreté ne déshonore pas. Loin de là,

.... Dans un temps si funeste au devoir,
Où rien n'enrichit mieux que le crime et
le vice,
La pauvreté souvent est un heureux indice.

Philinte de Molière.—FABRE.

Que ne valent pas les trésors de la science? Gratiolet les accumulait chaque jour et il n'aspirait qu'à les répandre. De Blainville mourut; son jeune suppléant crut avoir des titres à la chaire d'anatomie comparée, il l'ambitionna. Mais la science avait comme une dette à

acquitter envers un vieillard, ancien collaborateur de Cuvier et membre de l'Institut. Le conseil des professeurs du Muséum présenta M. Duvernoy au choix du ministre de l'instruction publique, et le ministre le nomma. Gratiolet dit que c'était justice. A quelque temps de là, la place de chef des travaux anatomiques au Muséum devint vacante par la mort de Laurillard. On la donna comme attente à Gratiolet.

Mais, c'était un enseignement oral, public, et non des dissections de laboratoire, que l'opinion réclamait pour son professeur incomparable et préféré. On capitula près d'elle, et Gratiolet reparut dans la chaire de M. Duvernoy, et jusqu'à la mort de ce professeur qui survécut peu à de Blainville.

Le jour de la justice arrivait donc, et, cette fois, il n'y avait plus de vieillard oublié à opposer à un mérite éminent et hors ligne. Gratiolet fit valoir ses titres, et chacun les reconnut et les acclama. Mais les anciens n'aiment pas les nouveaux, et la contre-partie de la querelle de la Motte-Hondard éclata dans le conseil du Muséum. Dès brigues se croisèrent. Un des professeurs qui ne pouvait presque pas faire de cours parce qu'il manquait d'auditeurs, s'imagina que la faveur publique lui viendrait s'il parvenait à occuper la chaire si renommée d'anatomie comparée. Il la demanda, et ni ses collègues ni le ministre ne surent la lui refuser. Quand il y fut nommé, le suppléant des anciens jours l'occupait encore, et les cours d'anatomie comparée étaient suivis comme aux temps de Cuvier et de Blainville. Le nouvel élu prit possession, l'amphithéâtre devint désert "Je suis malade, dit le professeur en titre; monsieur le chef des travaux anatomiques, reprenez le cours."

Avec Gratiolet, toute la jeunesse des écoles revint, et l'emphithéâtre se remplit de nouveau. "C'est le moment de me bien porter," dit le successeur zélé de M. Duvernoy ; et, un matin, quand l'emphithéâtre est comble, il se présente à l'heure du cours, et il dit à Gratiolet qui s'apprête à monter en chaire : "Aujourd'hui, monsieur, c'est moi qui ferai la leçon."

Il commence, en effet, mais à peine a-t-il dit quelques paroles accompagnées de grands gestes, qu'un premier, un second, un troisième auditeur se lève et sortent ; une procession suit, et, en moins d'un quart d'heure, la salle est vide. La machine pneumatique est moins prompte à faire son œuvre. Le professeur resté seul en face de Gratiolet et des préparateurs : "C'est un coup monté, monsieur le chef des travaux anatomiques, dit-il. Eh bien, il n'y aura plus de cours, et la chaire restera muette."

O douleur ! pour que Gratiolet devint professeur titulaire, non pas au Muséum, mais à la Faculté des sciences, il fallut que la mort frappât un troisième coup, plus cruel peut-être que les précédents ; qu'elle enlevât, inopinément et dans toute la maturité de l'âge, un professeur illustre, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire.

Mais, dans les sciences comme ailleurs, une place vide, vingt compétiteurs se présentent pour l'occuper. Et l'on sait comment se discutent les titres des candidats dans les corporations savantes. Les juges y sont à la fois avocats et accusateurs. En 1848, Gratiolet n'avait-il pas fait partie de la fameuse légion d'artillerie de la garde nationale, commandée par le colonel Guinard ? N'était-il pas dès lors *républicain* ? En 1863, ses sentiments ne le rapprochaient-ils pas d'un parti autre-

ment hostile, du parti *clérical* ? S'il n'était plus républicain, il était clérical, ou s'il n'était pas clérical, il était resté républicain. Et que ne fait-on pas dire aux mots quand on les détourne de leurs sens pour les transformer en injures ! En Sorbonne, on a eu les *réalistes* et les *nominiaux*, et, sous ces noms, que de guerres intestines ! Les temps changent comme les mots, mais les passions restent et sans jamais s'éteindre.

Pendant les dissentiments ou les brigues ne prévalurent pas. La politique céda à la science, *Cedant arma togæ*. Pendant ces luttes si renouvelées, tels avaient été les déchirements de cœur de Gratiolet, qu'en apprenant sa victoire, il s'écria (l'exclamation est véridique, elle doit être recueillie) : "C'est trop tard, ils m'ont tué." Et ce cri de l'âme était une parole prophétique.

Le jour où le professeur prit possession de sa chaire, un public immense lui fit une ovation chaleureuse. Toutes ses joies pouvaient être comblées, car dans sa demeure aussi, avaient tressailli des cœurs encore plus près du sien que ceux de braves et dignes élèves.

Le succès est une noblesse, il oblige ; il fait plus, il entraîne. Gratiolet, c'est le propre des esprits supérieurs, ne se crut jamais à la hauteur de la mission qu'il avait reçue ou qu'il s'imposait ; il ne se tint pas quitte envers un public qui le comblait de ses faveurs, mais qui peut être aussi en exigeait le prix. Il doubla ses labeurs, s'y obstina jusqu'à la fatigue. Il ne voulut même pas comprendre la douleur comme un avertissement. En vain ses amis, pour la plupart médecins, lui disaient : "Reposez-vous !" il n'écoutait ni les conseils ni l'affection. Combien en a-t-on vu de ces âmes ardentes que l'étude,

comme la terrible fiancée de la légende, a entraînées jusqu'à l'abîme!

Et voilà qu'un ministre, qui semble ignorer que le repos fortifie, annonce, promet à un public avide de savoir, un supplément aux cours ordinaires, des conférences du soir, alternativement scientifiques et littéraires, dans le vaste amphithéâtre de la Sorbonne. Appel est fait aux maîtres de la parole, à l'élite des professeurs, aux hommes de bonne volonté, mais avec choix et discernement toutefois; on n'entend pas ouvrir l'arène à toutes les opinions.

Gratiolet est désigné par sa renommée populaire, il est prêt l'un des premiers. Le 4 mars 1864, il fait une conférence *sur l'homme, sa place dans la création*; le bruit en retentit encore. Le 20 janvier dernier, il prend pour sujet *la physionomie*, et sur un thème en

apparence artistique et mondain, il fait une leçon de haute philosophie et de profond savoir. Cette fois, les amis de madame Gratiolet (inspiration vient d'en haut) voulurent qu'elle entendit son mari. Elle était la seule, au moins dans son cercle intime, qui ne connût pas sa gloire, qui n'eût pas été témoin de ses triomphes. On prépara tout à l'insu du maître dont on redoutait le veto conjugal. Si la modestie est la pudeur de l'esprit, elle est bien plus encore celle du cœur. Madame Gratiolet entendit donc son mari, comme autrefois Pariset avait entendu son élève ou *son maître*, en se cachant. Quelle joie elle recueillit! Son âme fut ravie jusqu'au ciel... Pauvre mère, c'est là que tu retrouveras celui que tu pleures!

CH. FLANDIN.

(A continuer.)

MADAME ANCELOT.

UN SALON DE PARIS

1824-1864.

Dans un pays et dans un temps où la vie commuue de la plupart des gouvernements est de quinze à dix-huit ans, n'est-ce pas une chose vraiment merveilleuse que l'histoire d'un salon prolongée pendant quarante années? Qu'aurait dit Tacite qui écrivait, il y a bien des siècles, avec une mélancolie et une gravité souveraines cette ligne si souvent reproduite depuis: *Quindecim annos grande mortalitatis cœvi spatium*, s'il

avait lu le titre d'un pareil ouvrage. Ici, c'est *Quadraginta annos* qu'il faut écrire; quarante longues années qui ont vu naître et mourir la Restauration, le gouvernement de Juillet, la République comme elles ont vu naître et se développer le second Empire. Il a été donné à Mme Ancelot non seulement de vivre sous tous ces gouvernements, mais de recevoir dans son salon, sous des régimes si divers, un grand

nombre des hommes distingués qui ont joué un rôle dans différentes phases de notre histoire contemporaine.

Son salon n'a pas toujours été abrité par le même toit ; il a changé plusieurs fois d'hôtel et de maison, et, la santé de Mme Ancelet et les fantaisies de M. Haussmann et ses boulevards aidant, il en changera encore ; mais il est resté, malgré ses émigrations, un centre où se sont rencontrées les personnes à qui la naissance, la position, le talent, la renommée ou la vogue donnaient ou donnent cette notoriété publique ou privée qui font rechercher les hommes ou les femmes dans le monde. A mesure qu'elle voyait passer ses figures dont un grand nombre ont été effacées du livre de la vie par la main de la mort, elle en fixait la ressemblance sur un album et en même temps elle notait les observations que chacun de ces personnages lui inspirait. Cette double photographie physique et morale, ces notes et ces esquisses qu'elle traçait pour elle-même, elle vient de les confier aujourd'hui à la postérité, dans un ouvrage plein de charmes, d'intérêt dont chaque page évoque un souvenir, hélas ! on peut dire la plupart du temps une ombre. " Ce livre, écrit-elle, dans son introduction, est le fruit des méditations du soir et des souvenirs qui me restent du jour qui va bientôt finir. Par une circonstance toute particulière, j'ai pu fixer ces souvenirs à des dates précises, et mettre une espèce de signet au livre du temps. Ce livre, que chacun lit sans interruption, a pourtant bien des pages effacées. La peinture, qui a charmé tant d'heures de ma vie, me laisse encore une rare et douce satisfaction : des tableaux faits par moi à différentes époques me représentent les personnes qui fréquentaient habituellement ma maison au moment

où je les ai peintes. Souvent on m'a pressée d'écrire quelque chose pour faire connaître ces personnages, leurs situations, leurs caractères, leurs ouvrages et les événements qui se rattachent à leurs noms ou à mes relations avec eux. J'hésitais. C'est si difficile de parler de soi et de ses contemporains ! Qui-conque a fait le tour du monde ou le tour de la vie sait combien les voyageurs s'incommodent entre eux pendant une longue route. Il en est de maladroit s qui vous blessent, de malveillants qui vous offensent ; d'autres qui vous accablent de leur poids pour se mieux mettre à l'aise et, surtout il y en a qui voudraient toute la place à eux tout seuls. Aussi, lorsqu'on achève le voyage et qu'on sort tout contusionné de la voiture, être complètement impartial est une chose bien rare, et voir ses compagnons tels qu'ils sont est une affaire assez difficile. Pourtant c'est ce que je veux faire, car ce qui est rare et difficile a seul quelque valeur. "

J'ai cité les lignes précédentes, spirituelles et naïves à la fois, parce qu'il est bon de se les rappeler en lisant plusieurs des portraits tracés par Mme Ancelet dans l'histoire de son salon, sous quatre gouvernements : la restauration, l'établissement de Juillet, la république et l'Empire. Si parmi tant de portraits tracés avec une rare fidélité par ce pinceau plein de finesse et qui possède le don des nuances, on en rencontre çà et là où le peintre pousse l'indulgence et l'optimisme jusqu'à la complaisance et à la faiblesse, j'imagine qu'il s'agit alors de gens adroits qui se sont bien tenus dans la voiture, et qui, au lieu de prendre la place du peintre, lui ont laissé une partie de la leur. Quant aux maladroits qui marchent butalement sur le pied des amours propres qu'ils rencontrent et qui disent la vérité qui dé-

plait au lieu du compliment qui chatouille du cœur l'orgueilleuse faiblesse, malheur à eux !

Certainement, l'auteur a eu l'intention d'être toujours impartial et sincère, mais si elle ne réussit pas toujours, tant pis pour ceux qui ne lui ont pas inspiré cette bienveillance qui aide tant à l'impartialité ?

C'est précisément parce que j'ai lu avec un vif intérêt ce livre fort spirituel et rempli d'anecdotes tour à tour amusantes ou touchantes qui aident à comprendre l'histoire intime de notre temps, que j'ai voulu faire d'avance cette réserve. Je tiens d'autant plus à la formuler que, parmi les personnages sacrifiés et probablement parmi les voyageurs incommodes qui ont voyagé avec Mme Ancelot dans la voiture conduite par cet impitoyable cocher qu'on appelle le temps, je rencontre trois de mes anciens amis, M. l'abbé de Féletz, qui m'accueillit avec beaucoup de bonté dans ma première jeunesse, MM. de Genoude et de Lourdoueix, dont je suis le collaborateur à la *Gazette de France*.

Mme Ancelot parle avec une grande légèreté de M. l'abbé de Féletz qui, suivant elle " n'avait guère de son état qu'un petit collet qu'il cessa même de porter pendant les dernières années de sa vie. " Si l'auteur d'un *Salon de Paris* s'était mieux informé, il aurait su que l'abbé de Féletz avait préléudé à sa vocation de journaliste par le martyre. Elevé pour le sacerdoce avant la Révolution, M. de Féletz avait pensé, en chrétien convaincu qui ne croit pas que le péril puisse dégager, et en bon gentilhomme qui y voit un engagement de plus, qu'il devait suivre, après comme avant la Révolution, la carrière ecclésiastique à laquelle il était destiné. Il reçut donc les ordres, en 1792, des mains d'un évêque insermenté, dans

une chambre, car dès lors, il fallait se cacher pour obéir à Dieu ; et le refus du serment civil le conduisit plus tard sur un de ces pontons de Rochefort, enfer de main d'hommes où ceux qui ne mouraient pas étaient les plus malheureux. J'ajouterai que si les convulsions révolutionnaires le détournèrent de ses fonctions sacerdotales, il défendit toujours le christianisme avec sa plume, et qu'une mort toute chrétienne couronna sa vie.

Quant à MM. de Genoude et de Lourdoueix, j'ai peur que Mme Ancelot ait confondu avec d'autres notes celles qu'elle écrivait sur eux à l'époque où elle les voyait. Suivant elle, M. de Lourdoueix " aurait voulu reculer jusqu'au moyen-âge et il ne voyait point de salut hors des principes austères de la religion chrétienne et hors du droit divin de la royauté exilée. " Hors des principes austères du christianisme, tous les chrétiens en sont là, car le Christ est venu dans le monde pour apprendre aux hommes à faire des bonnes actions, et non des phrases vaporeuses sur le néo-christianisme. Mais tous ceux qui ont lu les livres, les articles, les brochures de M. de Lourdoueix, ce puissant polémiste, savent que, tout au contraire, il protestait sans cesse contre le droit divin, et lui substituait le droit national. On ne peut être véritablement plus malheureux dans le choix des reproches que ne l'a été, en cette occasion, l'auteur d'un *Salon de Paris*, car, à cette époque, on accusait MM. de Genoude et de Lourdoueix, non pas comme Mme Ancelot, d'être des esprits rétrogrades, mais d'être des esprits-trop avancés ; non pas de réclamer trop pour le pouvoir, mais de donner trop à la liberté.

Quoique nous soyons dans un temps où l'on ne se souvient guère, il n'y a certainement personne, ex-

cepté Mme Ancelot, qui ait oublié dans son ensemblé que quelques uns de ses hommes. Elle veut qu'à cette époque il ait reconnu M. de Genoude pour son unique et suprême chef, à qui tout le monde demandait le mot d'ordre. Et que fait-elle donc de Chateaubriand, de M. de Villèle, de M. Berryer, du duc de Noailles, du duc de Fitz-James? Que fait elle de la *Quotidienne* et des autres journaux du parti? Je sais que nous sommes aux yeux de Mme Ancelot une collection de vieilles horloges, encore assez bien dorées, mais qui ne marquent plus l'heure. L'heure de la fortune, cela est vrai, il y a longtemps que nous ne la marquons plus, mais c'est que l'aiguille est resté sur l'heure du devoir. Je comprends qu'il y a quelque rudesse à critiquer ainsi un livre que Mme Ancelot dédie à la société où elle a vécu, comme un souvenir et comme un mélancolique adieu, et après tout une femme du monde n'est pas obligée de comprendre grand chose à la politique, mais c'est précisément parce que ce livre contient en général des anecdotes vraies, qu'on y rencontre un grand nombre de pages charmantes écrites avec goût, verve et talent, et qu'il sera beaucoup lu que je n'ai pas cru devoir laisser sans rectification des jugements erronés qui attaquaient mes amis ou mon parti.

Qu'on lise, par exemple, dans un *Salon sous la Restauration*, le portrait si spirituellement tracé de Parceval de Grand-maison, qui, pendant que les gouvernements s'élevaient et tombaient autour de lui, ne songeait qu'à faire des vers, et qui se réfugiant dans le poème épique à soixante ans, fit 24,000 vers sur Philippe-Auguste, et en projeta 24,000 sur Napoléon, auxquels devaient en succéder 24,000 sur Charlemagne lorsque tout à coup il fut obligé de

cepté Mme Ancelot, qui ait oublié dans son ensemblé que quelques uns de ses hommes. Elle veut qu'à cette époque il ait reconnu M. de Genoude pour son unique et suprême chef, à qui tout le monde demandait le mot d'ordre. Et que fait-elle donc de Chateaubriand, de M. de Villèle, de M. Berryer, du duc de Noailles, du duc de Fitz-James? Que fait elle de la *Quotidienne* et des autres journaux du parti? Je sais que nous sommes aux yeux de Mme Ancelot une collection de vieilles horloges, encore assez bien dorées, mais qui ne marquent plus l'heure. L'heure de la fortune, cela est vrai, il y a longtemps que nous ne la marquons plus, mais c'est que l'aiguille est resté sur l'heure du devoir. Je comprends qu'il y a quelque rudesse à critiquer ainsi un livre que Mme Ancelot dédie à la société où elle a vécu, comme un souvenir et comme un mélancolique adieu, et après tout une femme du monde n'est pas obligée de comprendre grand chose à la politique, mais c'est précisément parce que ce livre contient en général des anecdotes vraies, qu'on y rencontre un grand nombre de pages charmantes écrites avec goût, verve et talent, et qu'il sera beaucoup lu que je n'ai pas cru devoir laisser sans rectification des jugements erronés qui attaquaient mes amis ou mon parti.

Toutes les opinions étaient reçues dans le salon et à la table du directeur de la *Gazette*. J'y ai rencontré M. de Lamartine, M. Laffite, M. Odilon Barrot, M. Mauguin, et je me suis assis à sa table un jour où Mgr l'archevêque d'Avignon était placé entre le célèbre Arago et M. Crémieux, qui dit à ce sujet, avec cette audace spirituelle qui le caractérise: " Monseigneur, vous voilà comme votre Seigneur Jésus-Christ. entre les deux larrons".

Mme Ancelot ne peint pas avec

renoncer à l'épopée et à la vie, parce que les trois derniers auditeurs qui lui restaient à ses vers, Lefebvre par amitié, Lacretelle par devoir de parené, et le comte de Rochefort par dévouement pour la poésie classique, étaient morts à la peine ou s'étaient prudemment évadés. Lisez la réjouissante anecdote sur le père Le Beau, qui était fort laid, mais qui se souvenait, avec un indicible orgueil, d'avoir été le cuisinier en chef de Napoléon, et d'avoir préparé le dîner auguste que les trois empereurs dégustèrent à Tilsitt, ou bien, si vous aimez mieux être ému qu'égayé, lisez les pages touchantes consacrées par Mme Ancelot à Delphine Gay, à Théodore Jouffroy, au prince Czartoriski, à Alexis de Tocqueville, qui fut un des visiteurs les plus distingués de son salon.

Dans ces pages et dans beaucoup d'autres on retrouve les qualités précieuses d'un esprit observateur et fin, d'un cœur naturellement affectueux, d'une plume qui sait exprimer ce qu'elle veut dire et laisser deviner ce qu'elle ne dit pas; on y rencontre enfin tous les dons heureux de la nature cultivés par l'étude et mûris par l'expérience de la vie, auxquels Alexis de Tocqueville rendait un hommage auquel je souscris de tous points. Je veux citer un fragment de sa lettre écrite à Mme Ancelot, le 8 décembre 1857, au sujet d'un de ses ouvrages qui est, on peut le dire, le précurseur de celui-ci.

“ J'aurais dû vous écrire plutôt, chère madame, disait-il, car je vous dois de grands remerciements pour la pensée que vous avez eue de m'envoyer votre petit livre: *les Salons de Paris, foyers éteints*; mais j'ai voulu, avant de vous remercier, vous avoir lue, et, après avoir lue, j'ai voulu vous relire; ceci vous dit assez quelle est mon opinion sur

vos œuvre. Je la trouve d'une lecture charmante; vous n'avez jamais fait rien de mieux, ni même, j'ose le dire, d'aussi bien, parce que vous êtes vous-même et racontez vos propres impressions avec cette vivacité et cette couleur, qu'une impression personnelle peut seule donner. Vous avez jeté dans cet ouvrage beaucoup d'esprit et souvent des aperçus profonds sur certains côtés du cœur humain.

“ Le chapitre sur Nodier, surtout dans sa première partie, m'a paru entre autres excellent. *A mesure qu'il aimait et qu'il estimait moins les hommes, il les louait davantage.* Quelle vérité triste et profonde dans ce trait et à combien d'autres qu'à Nodier pouvait-on l'appliquer! Personne mieux que vous ne pouvait peindre Mme Récamier et pénétrer aussi profondément dans le labyrinthe de ses diplomaties. Il fallait être femme pour bien comprendre ce génie tout féminin; le plus habile d'entre nous est un sot en pareille matière. Mais si je reconnais qu'il y avait dans Mme Récamier un abîme de petites passions et un art allant jusqu'à l'artifice, convenez qu'il y avait aussi un goût réel pour les choses de l'esprit et une grande fidélité à ses amis”.

Ce qu'Alexis de Tocqueville disait des *Salons de Paris* à plus forte raison peut-on le dire d'un *Salon de Paris*, du propre salon de Mme Ancelot. Ses plus chers souvenirs se sont ranimés pendant qu'elle écrivait ces pages; les ombres de ceux qu'elle a aimés sont venues l'entourer, les couleurs effacées des tableaux du passé se sont ravivées, ses joies et ses douleurs lui sont apparues, et il est résulté de cela un livre qui attache, émeut, instruit et captive, parce qu'il parle à la mémoire de ceux qui ont vécu dans ce temps et à l'imagination de ceux qui, en pleine possession du présent, n'ont pas

connu le passé. J'aurais pu rendre moi-même ce témoignage à Mme Ancelot, mais j'ai pensé que des louanges venues d'un homme qu'elle a connu et aimé lui seraient plus agréables que celles d'un critique.

qu'elle trouvera peut-être un peu austère, et c'est pour cela que j'ai emprunté les paroles d'Alexis de Tocqueville pour la louer.

L'Union.

LE CARDINAL WISEMAN.

J'eus l'honneur, vers 1837, de rencontrer le docteur Wiseman ; il n'était pas encore prince de l'Eglise ; il venait de publier son premier ouvrage *Lectures on the principal doctrines of the catholic Church*, que je traduisis deux ans après. Je fus frappé de deux caractères de sa physionomie : le rayon de vive intelligence qui étincelait sur son front, et la grâce bienveillante de son sourire. Sa conversation, alimentée par une érudition profonde et animée par un esprit qui remuait toutes les questions, était intéressante et variée. Il parlait notre langue avec une rare facilité et une correction remarquable, quoique avec un léger accent. Ses manières étaient nobles et engageantes ; sa taille était élevée, son maintien plein de dignité, son geste majestueux. Dieu semblait le préparer dès lors au grand rôle qu'il devait l'appeler à remplir dans l'Eglise. Depuis, j'eus encore de loin en loin quelques rapports avec lui. Lorsqu'en 1839 il publia ses *Conférences sur les cérémonies de la semaine sainte à Rome*, il m'en envoya un exemplaire avec quelques corrections de sa main, en m'engageant à traduire ce livre, comme j'avais traduit son précédent ouvrage, ce que je ne pus faire à cause de circonstances qu'il est inutile de mentionner ici. J'ai donc

connu Mgr Wiseman autrement que par ses ouvrages ; j'ai vu l'homme, j'ai conversé avec lui ; j'ai vu biller le feu de son regard avant qu'il fût amorti par l'âge et surtout par le travail ; j'ai entendu l'accent sympathique de sa voix ; et ces souvenirs toujours vivants dans ma mémoire m'aideront à tracer avec plus de vérité peut-être l'esquisse de cette grande figure, que l'Eglise d'Angleterre a perdue, perte cruelle vivement ressentie par l'Eglise catholique tout entière, qui regardait le cardinal Wiseman comme un de ses flambeaux.

Nicolas Wiseman descendait d'une noble famille irlandaise qui possédait déjà des propriétés dans le comté d'Essex au quatorzième siècle, et qui compte encore un membre dont la noblesse est rehaussée par le titre de baronnet, sir William Wiseman, capitaine de la marine royale. Issu d'une branche cadette, James Wiseman, père du cardinal, avait fondé une grande maison de commerce à Séville avec une succursale à Waterford en Irlande. Il avait épousé miss Strange, issue elle-même d'une noble famille irlandaise qui, malgré les confiscations protestantes qui ruinèrent sa malheureuse patrie, possède encore un château dans le comté de Kilkenny. Mistress Wiseman suivit son mari à Séville ; ce

fut ainsi que Nicolas Wiseman naquit en Espagne le 2 août 1802. Sa première enfance s'écoula à Séville ; mais dès 1808, on le trouve âgé d'un peu plus de six ans dans une pension de Waterford, et en 1810 au collège catholique de Saint-Cuthbert, à Ushaw, près de Durham, où il termina ses humanités, et où il eut pour professeur Lingard, l'illustre historien. Ses études avaient été brillantes et sa vocation pour le sacerdoce s'annonçait d'une manière si claire, qu'à la fin de l'année 1818 ses parents l'envoyèrent à Rome où il devint pensionnaire du Collège anglais récemment fondé dans cette ville.

Ce fut à Rome que Nicolas Wiseman fit ses études de théologie, et son talent donnait déjà tant de promesses, qu'il eut l'honneur en 1819 de prêcher devant le pape Pie VII. Ce saint pontife vit donc la radieuse aurore de ce talent dont Léon XII, Pie VIII et Grégoire XVI devaient voir l'éclatant midi, et notre auguste Pie IX le splendide couchant. Pendant six ans Nicolas Wiseman suivit à Rome son cours de théologie, et en 1824, deux mois avant d'avoir atteint sa vingt-deuxième année, il obtenait le titre de docteur. Ce fut en 1825, à l'âge de vingt-trois ans, qu'il entra dans les ordres sacrés.

Rome est de toutes les villes celle qui a le plus d'encouragements pour le talent, quand le talent est uni à la vertu. On parlait déjà, dans les centres intellectuels de cette ville, des espérances que donnait à l'Église ce jeune prêtre anglais qui réussissait également dans la théologie, la linguistique et les sciences, et on augurait bien de son avenir. En 1827, le docteur Wiseman était professeur de langues orientales à l'université de Rome et vice-recteur du Collège anglais dont il

avait été un des premiers élèves. En 1829, il devenait recteur du même établissement, et bientôt après il publiait un ouvrage d'érudition intitulé *Horæ Syriacæ*, fruit des longues études qu'il avait faites dans la bibliothèque du Vatican. Dès lors s'annonçait la tendance de son esprit à faire servir la science à la démonstration de la vérité religieuse, et il a raconté depuis, d'une manière touchante, dans la dernière de ses *Conférences sur les rapports entre la science et la religion révélée*, comment le pape Pie VIII l'encouragea à marcher dans cette route où il était résolument entré. " Il y a quelques années, dit-il, je mis comme préface à une thèse soutenue par un élève de mon établissement une dissertation latine de dix à douze pages sur la nécessité de joindre des connaissances générales et scientifiques aux études théologiques ; j'y passai sans en revue les différentes branches d'études dont il est question dans ces conférences. Mon essai fut bientôt traduit en italien et imprimé dans un journal sicilien. Etant allé quelques jours après visiter le défunt pape Pie VIII, qui était très-savant dans les littératures sacrée et profane, et lui ayant offert, selon l'usage, une copie de la thèse préparée pour lui, j'en vis une autre copie sur sa table. Il m'apprit alors, dans les termes les plus obligeants, qu'ayant entendu parler de mon petit essai, il se l'était procuré sur-le-champ, et il ajouta en se servant de l'expression figurée des anciens Pères : " Vous avez enlevé à l'Égypte ses dépouilles et vous avez prouvé qu'elles appartiennent au peuple de Dieu "

C'est ainsi que la papauté et l'Église appréhendent les lumières : en encourageant ceux qui se livrent aux études scientifiques, en maintenant dans la grande université de Rome, comme le rappelait le doc-

teur Wiseman, cette chaire de *Fisica sacra*, destinée à défendre l'Écriture, au moyen des découvertes modernes de la philosophie naturelle.

Le docteur Wiseman reparut en Angleterre en 1835. Il donna une suite de conférences à Londres dans la chapelle royale de Sardaigne, pendant l'Avent de cette année, sur des questions controversées entre le catholicisme et le protestantisme. Dans le carême qui suivit (1836), il entreprit, sur l'invitation du préfet apostolique qui gouvernait le district de Londres, un nouveau cours de conférences, dont le sujet fut l'autorité de l'Église. Ces conférences produisirent un effet prodigieux. Les protestants, attirés par la réputation de l'orateur, s'y portèrent en foule, et elles furent suivies de nombreuses conversions. Le docteur Wiseman parlait sur des questions qu'il avait mûrement étudiées ; mais il improvisait, et le caractère d'inspiration et le mouvement que donnait à ses paroles ce genre d'enseignement, où la pensée arrive aux auditeurs en échappant, pour ainsi dire, à l'étreinte de l'âme, ajouta à l'effet de ses discours. Ses conférences, quoiqu'il les ait revues avec soin, complétées et coordonnées, pour rectifier les copies manuscrites faites d'après une sténographie inexacte, ont conservé quelque chose de leur premier caractère. Les conférences sur l'autorité de l'Église considérée comme la règle de la foi catholique forment la première et la plus importante partie de cet ouvrage, un des plus remarquables qui aient paru depuis les *Variations* de Bossuet, et l'un de ceux qui ont le plus contribué aux progrès du catholicisme en Angleterre.

Peu de temps après ces conférences, le docteur Wiseman, publia son *Traité de la sainte Eucharistie*, qui devint l'objet d'une controverse

entre lui et le révérend Turton, l'un des ministres les plus accrédités de l'Église protestante, controverse où le talent et la supériorité de dialectique du controversiste catholique brillèrent d'un nouvel éclat.

Dans le carême de 1837, le docteur Wiseman donna à Rome des *Conférences sur les rapports entre la science et la religion révélée*. Après avoir défendu la vérité dans le sein du christianisme, cet infatigable athlète défendait le christianisme même contre ses ennemis du dehors. La persécution que l'empereur Julien avait imaginée contre le christianisme naissant, en voulant élever une muraille infranchissable entre lui et la science, a recommencé de nos jours. On veut bien que le christianisme soit la vérité des ignorants et des faibles, mais à condition qu'il y aura une plus haute et plus sublime vérité pour les savants et pour les forts. La question que le docteur Wiseman traita avec autant d'éloquence que d'érudition est demeurée la question de l'époque, et les belles paroles par lesquelles il ferma le cours de ses conférences n'ont rien perdu de leur à propos. Après avoir successivement interrogé la géologie, l'anthropologie, l'astronomie, la chronologie, l'archéologie, la linguistique, les littératures anciennes, et prouvé que toutes les découvertes faites dans ces diverses branches des connaissances humaines viennent, comme des témoins irréfragables, confirmer le sens des Écritures, l'illustre conférencier s'écrie : " L'antiquaire, lorsqu'il dépose dans sa collection une nouvelle médaille et qu'il la déchiffre, ne sait pas, jusqu'au moment où il réussit dans son travail, quels renseignements cette médaille lui fournira sur les anciens temps. L'orientaliste pâlit sur des parchemins à demi effacés, sans savoir quelles lumières il y trouvera, sur les coutumes de l'an-

tiquité, jusqu'à ce qu'il ait pénétré l'obscurité de ces textes mystérieux. L'un et l'autre ne poursuivent point leurs études avec la pensée que ce qu'ils découvriront pourra servir au théologien. Mon idée systématique a été de recourir surtout à des auteurs qui, en faisant leurs recherches, ne s'étaient pas le moins du monde préoccupés des avantages qui pourraient en résulter pour la démonstration de la vérité du christianisme. C'est au savoir indifférent ou même au savoir hostile que je suis allé demander mes preuves. Or, si tous les travaux de la science indifférente ou même hostile sont venus, comme je l'ai prouvé, confirmer les vérités révélées, celles-ci n'ont rien à appréhender de découvertes ultérieures. Qu'on le remarque, en effet ; la science à ses débuts éveille quelquefois le doute, mais à mesure qu'elle marche, ce ruage se dissipe, et ses progrès la mettent d'accord avec l'enseignement sacré. Nous arrivons ainsi à considérer la religion comme le lien qui unit le visible à l'invisible, et qui relie ce qui est révélé à ce qu'on peut découvrir, comme l'explication de toutes les anomalies et la solution de tous les problèmes. Elle nous apparaît comme l'olivier, cet emblème de la paix, ainsi décrit par Sophocle dans son *Ellepe à Colone* : " une plante qui n'a pas été semée par la main de l'homme, mais qui a cru spontanément et nécessairement dans le grand ordre établi par la sagesse créatrice, une plante redoutable, à ses ennemis, et si profondément entrée dans le sol, que nul homme des temps anciens ni modernes n'est parvenu à la déraciner."

Aussi l'illustre écrivain, groupant autour de lui saint Chrysostome, saint Jérôme, saint Grégoire de Nazianze, saint Augustin, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin, saint Anselme, tout ce que l'Eglise compte

de glorieux philosophes, de grands orateurs et de savants célèbres, pour donner plus d'autorité à ses paroles, exhorte-t-il les catholiques en général et le clergé en particulier à entrer dans ces études qui doivent faire servir la science au triomphe de la religion. " Ce n'est point, s'écrie-t-il, par des raisonnements abstraits que nous persuaderons au genre humain que nous ne craignons pas les progrès de la science ; c'est en allant au-devant d'elle, ou plutôt en l'accompagnant dans sa marche progressive, en la traitant comme un auxiliaire et comme une amie, et en faisant voir que nous l'avons enfilée sous notre drapeau... Grands et petits, hâtons-nous de prendre part à l'accomplissement de cette noble tâche. Il est au pouvoir de chacun de faire servir ses études littéraires au progrès de ses études religieuses et à l'affermissement de ses saintes croyances, alors même qu'on ne serait pas doué des talents nécessaires pour augmenter la somme d'évidence générale qui doit servir au bien public. Nous sommes tous destinés par la Providence à être comme des lampes qui brûlent dans l'Eglise, et nous devons, par conséquent, entretenir la lumière de ces lampes en y versant sans cesse une huile nouvelle... D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi toute personne douée de talents ordinaires ne pourrait pas espérer d'augmenter, à l'aide d'un travail persévérant, ce trésor commun des preuves de la vérité. Dans ces études il y a des chemins paisibles et retirés où l'on peut cueillir d'humbles et agréables plantes dont les parfums seront aussi doux sur les autels de Dieu que le riche encens composé avec tant d'art par Bazaléel et Ohial. Le coquillage bigarré que l'enfant ramasse sur la pente de la colline peut être quelquefois un aussi puissant

témoignage d'un grand cataclysme que les os gigantesques des monstres marins découverts par les recherches savantes du naturaliste dans les profondeurs du sol."

J'ai cité ces lignes où Nicolas Wiseman a mis l'empreinte de son âme, parce qu'elles sont merveilleusement propres à expliquer les tendances de son génie et les applications diverses qu'il en a faites aux branches de la littérature les plus opposées. Ne demandez pas pourquoi le grand théologien qui avait écrit les *Conférences sur les doctrines et les pratiques les plus importantes de l'Eglise catholique*, le savant illustre qui avait publié les *Conférences sur les rapports de la science et de la vérité révélée*, se rencontrent chez le même homme avec l'intelligent appréciateur de l'art chrétien et de la symbolique religieuse, qui a écrit (en 1837) les quatre *Conférences sur les offices et les cérémonies de la semaine sainte à Rome*, où respire un sentiment si vif et si poétique des beautés morales et littéraires du culte catholique, et avec le romancier sacré à qui nous devons *Fabiana*, *la Lampe du sanctuaire* et *la Pe le cachée*, ces diamants enchassés dans l'or le plus pur. Nicolas Wiseman, conséquent avec ses principes, a marché dans toutes les avenues qui conduisent à la conquête des âmes. Non-seulement il a voulu convaincre, mais il a voulu persuader. Digne ministre du Dieu qui envoie à la fois aux plantes le rayon éclatant du soleil qui les colore et la douce rosée qui rafraîchit leur tige desséchée, il a cherché à faire aimer la vérité dont il avait démontré l'incontestable évidence, et il a cru n'avoir rien fait en évangélisant les esprits. s'il n'évangélisait pas aussi les cœurs.

Il veut qu'en assistant aux offices de la semaine sainte, les célestes

harmonies que l'Eglise a éveillées dans son rituel vibrent dans vos âmes, que les beautés de ces cérémonies et les grands souvenirs qui y sont attachés vous remplissent d'enthousiasme et d'amour pour le Christ son divin maître. C'est comme un magnifique commentaire du *Sursum corda*. En évoquant l'Abiela, il vous rend contemporain de ces martyrs du christianisme hébraïque, qui sont les diamants les plus purs du palais divin construit en pierres précieuses.

Ce n'est pas un esprit spéculatif qui demeure dans les régions de la vérité théologique, c'est l'homme d'action de l'Evangile qui met la main à la moisson. Son intelligence merveilleusement douée se plie à tout, au gouvernement des intérêts catholiques comme à l'enseignement, à la prédication et à la controverse, à la science, à l'art chrétien, à la littérature.

En 1840, le pape Grégoire XVI donna satisfaction aux instances du docteur Wiseman qui lui avait exposé les nombreuses conquêtes faites dans sa patrie par le catholicisme, et il porta de quatre à huit le nombre des préfets apostoliques de l'Angleterre. Il nomma en même temps le docteur Wiseman coadjuteur de Mgr. Walsh, préfet apostolique du district du centre et le préposa à la direction du collège de Sainte-Marie à Oscott, près de Birmingham. C'était le moment où venait de se manifester dans l'université d'Oxford ce mouvement du puseyisme qui dut son nom au docteur Pusey, professeur de langue hébraïque à Oxford, et l'un des membres les plus ardents de la nouvelle école qui tendait à rapprocher le plus possible le protestantisme du catholicisme, afin de l'empêcher d'aller se perdre dans les gouffres du rationalisme et du scepticisme, que Bossuet lui avait

indiqués du doigt comme son terme fatal. Le docteur Wiseman suivait avec un ardent intérêt ces *Traité*s pour les temps présents où l'on voyait se dessiner le mouvement qui allait donner le docteur Newman et tant d'autres esprits éminents à l'Église. Il s'applaudissait d'entendre la nouvelle école, issue de l'anglicanisme, s'écrier dans un de ses tracts, en parlant de l'Église catholique : " En contemplant les magnificences de ce système, quiconque sait réfléchir soupire, en songeant que nous sommes séparés de ceux qui le possèdent : *Cum talis sis utinam noster esses!* puis-que tu es tel, plutôt à Dieu que tu fusses des nôtres ! " Les puseyistes paraissaient tout regretter du catholicisme : l'autorité, la hiérarchie, l'unité et la perpétuité de la langue liturgique, la beauté du rituel. Il semblait que le ferment de catholicisme, resté au fond de l'Église anglicane et écrasé sous le poids du protestantisme, se remuât en ébranlant l'édifice sous lequel il était enseveli. Les protestants opiniâtres commençaient à jeter des cris d'alarme. L'un d'eux écrivait une lettre publique dans laquelle il disait : "*Tendimus in Latium* ; je le dis en vérité, il y a plus de danger de papisme dans l'université d'Oxford que dans le séminaire de Maynoote ou avec Daniel O'Connell."

A la faveur de ce mouvement, le catholicisme, pour les progrès duquel Mgr Wiseman avait autant fait dans la chaire que Daniel O'Connell à la tribune, gagnait chaque année des prosélytes plus nombreux et conquérant, surtout dans les classes élevées de la société, d'éclatantes recrues. Nommé en 1849 provicaire apostolique du district de Londres, puis coadjuteur de Mgr Walsh qui avait été transféré sur ce siège, Mgr Wiseman recueillit la succession de ce dernier en 1849. A cette époque, le souverain pontife, qui suivait d'un

œil attentif les progrès du catholicisme en Angleterre, prit, sur l'avis motivé de Mgr Wiseman, une grave détermination. Il résolut de ne plus considérer l'Angleterre comme un simple pays de mission, et d'y fonder des diocèses particuliers, en y rétablissant la hiérarchie catholique. Ce fut en 1850 qu'il promulgua cet acte solennel. L'Angleterre fut divisée en six diocèses dont l'archevêché de Westminster devint la métropole. Le pape, pour donner encore plus d'éclat et d'efficacité à cette grande mesure, réalisa alors une pensée qu'il avait tenue jusque-là secrète, et il nomma Mgr Wiseman archevêque de Westminster et cardinal. La mère de l'illustre prélat vivait encore ; elle eut le bonheur de jouir pendant un an des honneurs rendus à son digne fils, devenu à la fois prince de la sainte Église romaine et métropolitain de l'Angleterre.

Ceux qui ont l'histoire de ces temps présente à la mémoire savent quel mouvement se manifesta parmi les protestants anglais, à la nouvelle du décret ecclésiastique promulgué par le pape. Le vieux levain du protestantisme fermenta dans les âmes, et ce fanatisme de sectaire, qui avait tant de fois précipité les masses contre les catholiques, parut au moment de se ranimer. On cria dans les rues : *Pas de papisme ! à bas le pape ! No popery ! down with the pope !* S. E. Mgr. Wiseman fut brûlé par effigie en costume de cardinal par la multitude ameutée. On eût dit qu'en traçant des conscriptions dans lesquelles les évêques gouverneraient les âmes catholiques, le pape eût procédé au partage matériel de l'Angleterre. Le gouvernement anglais et le parlement s'émuèrent à leur tour, et il y eut un bill voté pour détendre aux évêques catholiques de prendre les titres que le pape leur avait conférés. Alors les timides, toujours disposés à éri-

ger leur faiblesse en prudence, discernèrent un brevet de témérité à la sage hardiesse du Saint-Siège. Que ne les avait-on crus ! Pourquoi soulever ces difficultés ? Ne valait-il pas mieux carguer les voiles et jeter l'ancre ?

Faibles esprits, qui ne voient pas que la barque de saint Pierre n'est pas faite pour rester immobile à l'ancre dans le port, mais pour naviguer dans la haute mer, en dominant les vagues irritées ! faibles courages qui mesurent le bras de l'Église au leur ! Le Pape, qui avait saisi le moment favorable de consacrer les progrès accomplis par le catholicisme en Angleterre, ne se troubla pas de ce vain bruit ; le cardinal Wiseman fit vaillamment tête à l'orage. Il parla, il écrivit, il expliqua, il discuta les arguments et repoussa les calomnies, il brava les périls. Au bout d'un peu de temps, les passions enflammées se refroidirent, la colère tomba. Les esprits de bonne foi, éclairés par l'*Appel au bon sens du peuple anglais*, écrit lumineux dans lequel le cardinal Wiseman expliquait la mesure toute spirituelle prise par le Saint-Siège, de manière à apaiser toutes les susceptibilités et à écarter toutes les objections, se rassurèrent. Le bill contre les titres épiscopaux tomba bientôt en désuétude. Les Anglais, sensibles à tout ce qui peut honorer leur nation, sentirent qu'un pays qui avait eu l'honneur de donner naissance au cardinal Wiseman devait se parer du mérite de cet homme illustre et de l'estime et du respect dont il était entouré à Rome et dans la catholicité tout entière. Ils comprirent, en outre, l'avantage d'avoir à traiter avec la sagesse et la modération d'un homme de ce caractère et de cette intelligence, au lieu d'avoir affaire aux passions émues de la foule. A partir de ce

moment, commencent pour le cardinal Wiseman ces années d'influence incontestée, de popularité vraie, d'ascendant mérité qui couronnèrent, comme un magnifique diadème, sa glorieuse carrière. Il a la position d'un régulateur et d'un modérateur. Il a conquis désormais sa place, il l'occupe jusqu'à sa mort.

Tant de travaux avaient affaibli sa robuste santé. Cependant le champion sacré de la cause de la vérité ne voulut pas désertier le champ de bataille où il avait si longtemps combattu. Les grands intérêts confiés à ses mains ne lui permettaient pas de se relâcher de son activité. En outre, il continuait à se livrer aux études qui avaient si utilement servi la cause catholique en Angleterre, et on le voyait encore, lorsque ses souffrances lui laissaient un peu de répit, monter en chaire pour donner quelques-unes de ses conférences qui produisaient toujours une vive impression et déterminaient des conversions nouvelles. Il écrivit en outre plusieurs Vies de saints, des articles dans la *Revue de Dublin* et l'*Histoire des quatre derniers Papes*. Quand le maître qui vient comme un volok, c'est lui qui l'a dit, se présenta devant son serviteur, il le trouva occupé à cultiver la vigne évangélique. La mort de ce grand travailleur fut encore un travail, car elle fut précédé d'une longue agonie dans laquelle on vit s'épanouir tous ses sentiments de foi, d'espérance et de charité qui sont comme les fleurs des âmes chrétiennes. Le 15 février 1865 fut le dernier jour de cette vie trop courte, mais si bien remplie ; le cardinal Wiseman était donc âgé de soixante-deux ans, six mois et treize jours.

Ses funérailles ont fait éclater ce retour d'opinion dont nous avons parlé plus haut. Depuis celle du duc de Wellington, Londres, étonné

d'être traversé par les pompes catholiques, n'avait vu rien de pareil. Les ambassadeurs de France, d'Autriche, d'Espagne, de Portugal, de Belgique, assistaient à ces obsèques solennelles.

Tous les évêques de l'Angleterre étaient accourus pour rendre les derniers devoirs à leur métropolitain. L'aristocratie catholique, le parlement, le barreau, l'industrie et le commerce avaient leur représentants dans cette nombreuse et brillante assistance. Plus de trois cents prêtres tenant un cierge allumé figuraient dans le cortège. L'oraison funèbre a été prononcée par Mgr Manning venu de Rome sur la prière du cardinal, pour l'assister dans ses derniers moments. Le char funèbre, traîné par six chevaux, avait un trajet de sept milles à faire pour arriver au cimetière de Kensal-green ; sur tout ce parcours, les boutiques étaient fermées, et une foule immense, faisait la haie, sans se souvenir, disons mieux, sans savoir que le grand homme dont la fin excitait ces regrets

universels, qui ont trouvé un écho jusque dans les journaux jadis ses plus ardents ennemis, avait été brûlé par effigie. La presse anglaise n'a pas évalué à beaucoup moins de cent mille personnes le nombre de ceux qui assiégeaient les abords du cimetière, où le cortège funèbre n'est guère arrivé que vers six heures du soir. Depuis la mort du cardinal Wolsey, la grande cité anglaise n'avait pas assisté aux funérailles publiques d'un cardinal.

Mgr Wiseman a mérité ces hommages, non-seulement par ses beaux travaux, par son talent, par son caractère loyal et élevé, par son zèle, mais par les succès qui ont couronné ses efforts. Il suffira de dire, pour qu'on puisse mesurer l'étendue de ses succès, qu'en 1829 il n'y avait à Londres que vingt-neuf églises et un couvent, et qu'en 1863, le nombre des églises était de cent dix-sept, et celui des couvents de quarante-six, tant le catholicisme a fait de progrès.

ALFRED NETTEMENT.

M. JULES JANIN.

M. Jules Janin doit-il dormir son dernier somme dans son fauteuil à lui ou dans un fauteuil d'académicien ?

That is question !

Depuis un an, tous ses confrères travaillent à qui mieux mieux, et avec une conscience qui les honore, à transformer en une douce réalité le dernier rêve d'enfant de ce bon vieillard.

Oui, toute la presse, depuis M. Albéric Second qui représente la plus grande jusqu'à M. Timothée Trimm qui marche en tête de la plus petite, est unanime dans l'expression du même vœu :

“ Jules Janin à l'Académie ! ! ”

Son doyen n'a-t-il pas en effet tous les talents et mieux encore toutes les vertus de l'emploi ?

Comment les portes de l'Institut ne se sont-elles pas ouvertes à deux battants le jour où il a daigné y frapper ?

Cette impolitesse faite à M. Jules Janin est une injure faite à toute la presse.

L'Académie compte-t-elle donc dans ses rangs un écrivain plus fécond, un conteur plus original, un critique plus consciencieux ?

Sans lui que serait devenu le théâtre ? Où en serait l'art, si pen-

dant trente ans il n'avait tenu le sceptre de la critique de sa main vigoureuse ?

A-t-on oublié que c'est lui qui a inventé, créé, et mis au monde cette Rachel dont la tragédie portera éternellement le deuil ?

Qui a signalé et recommandé à l'attention publique Augier, Ponsard, Alex. Dumas fils, Sardou, Labiche, Barrière, Mme Sand et l'antépénultième immortel Camille Doucet ?

Lui d'abord, lui, tout le premier ! et, sans son patronage, tous ces écrivains aujourd'hui diversement célèbres, seraient sinon inconnus, du moins à peu près obscurs.

On l'a surnommé le Prince des critiques, et à ce titre seul...

— Halte-là ! dit un des Quarante aux oreilles duquel sonnaient désagréablement ces éloges,

Parmi les hommes du métier,
Est-il au-dessus de *Gautier*,
De *Saint-Victor* et de tant d'autres,
Qui ne sont pas encor des nôtres ?
A-t-il le bon sens, l'esprit fin,
La sagacité de *Jouvin* ?
De lui citez une analyse,
Qui mérite qu'on la relise ?
Thierry, *Rolle*, *Ulrich*, *Roqueplan*,
Arago, *Sarcey*, dans la presse,
Ses cadets, à l'arrière-plan,
L'ont refoulé, tout survenant,
Et le diminue et l'abaisse.
Que dans une feuille à deux sous,
Un railleur demain se produise,
Voilà J. J. sous la remise,
Et dans le sixième dessous.

Le panégyriste resta tout étourdi de cette sortie inattendue.

— Les écrivains que vous venez de citer, dit-il avec un certain embarras, ont du talent... et beaucoup... mais cela n'empêche pas... et vous ne pouvez nier que sous le rapport du style...

L'académicien l'interrompit d'un éclat de rire homérique : Son style, dit-il,

Son style, qu'est-ce ? Un caquetage,
Monotone, un vrai papotage,
Un cliquetis de mots diffus,

Qui produisent le bruit confus,
Des galets roulant sur la plage.
Quand sa phrase à petits contours
S'étend, s'allonge, se déploie,
Il tâtonne, hésite, tournoie,
C'est le basset au bout de voie,
Qui s'égare en mille détours.
Que s'il risque la période,
A traîne, à queue, à falbalas.
C'est bien pis, Dieu ! que de faux pas !
La syntaxe n'est pas commode ;
Il trébuche... il va choir, hélas !
C'en est fait !... Non, une ficelle,
L'aide à se tirer d'embarras :
A l'exemple de *Sganarelle*,
Le bûcheron matois et fin,
Qui se voit, comme médecin,
Au bout de son vocabulaire.
Il nous bombarde de latin,
Mais d'un latin d'apothicaire.

A ce dernier trait le prôneur confus et indigné leva le siège et partit... Il ne tenait pas à en entendre davantage.

Nous nous sommes souvent demandé en voyant la presse se donner tant de mal pour hisser son doyen à tout fauteuil qui devient vacant, si M. de Villemessant n'était pas en désaccord de sentiment et d'intention avec la plupart de ses confrères ; car en moins de huit jours le directeur de *l'Événement* a fait à M. Jules Janin une suite d'emprunts si malheureux, qu'on serait tenté de croire qu'ils ont été choisis tout exprès parmi ses pages les plus mal venues.

Avant la mise en vente de *Talisman*, dernière œuvre de M. Janin, il en a publié le premier chapitre.

A-t-il voulu rendre service à l'auteur, faire plaisir à ses abonnés, et montrer son béjaune à l'Académie ?

M. de Villemessant n'a certainement pas cru servir à ses cent mille lecteurs, au moment du renouveau, une primeur littéraire bien savoureuse et bien parfumée : il est trop fin gourmet pour se tromper sur la qualité d'un tel produit, et nous ne nous permettrions pas, à son endroit, cette injurieuse supposition.

Il sait mieux que personne combien est creux et vide ce style babillard

et sautillant qui presque jamais ne dit rien, et dit toujours mal ce qu'il veut dire. Mais il sait aussi que depuis son échec académique, M. Jules Janin est devenu quasi populaire, et il exploite à son profit ce regain de popularité.

Dans le premier chapitre du *Talisman*, l'auteur nous promène dans la propriété de M. Paul Bapst, son ami, lequel a tour à tour hébergé Armand Bertin, Halévy, M. Louis Ratisbonne, avec sa nichée de cinq fillettes, et enfin M. et Mme Ponsard.

C'est là, au dire de M. Jules Janin, qu'aurait été fait *le Lion amoureux*, et même mieux que cela, s'il faut en croire cet indiscret quatrain, gravé sur marbre et appliqué à l'entrée de la maison ?

Ici Ponsard collaborant,
 Avec un complice charmant
 A mis au monde en moins d'un an,
 Une belle œuvre, un bel enfant.

Nous supposons que ni l'auteur de ces vers, ni M. Ponsard, ni son collaborateur n'ont dû se sentir flattés de l'inconvenante révélation de M. Jules Janin.

Rien n'est si dangereux qu'un *maladroit* ami.

Veut-on savoir comment le Prince des critiques s'y prend pour faire l'éloge d'Armand Bertin, l'ancien propriétaire des *Débats*? Ecoutez, c'est curieux :

“ Que de fois, depuis ce jour sans lendemain, avons-nous cherché *dans ces herbages la trace puissante* de cet homme dont l'esprit était si charmant.”

Chercher la trace de M. Armand Bertin *dans les herbages*, est-ce assez joli !

Apprenons à M. Jules Janin que les bœufiers qu'on *met au vert* laissent seuls *une trace puissante dans les herbages*, et que ce n'est pas là

qu'on cherche ordinairement celle d'un ami.

Plus loin, il dit d'une haute faulx :

“ A peine si le regard peut atteindre à ses sommets *blanchis* par les âges et *couverts d'un tapis de verdure*.”

On comprend très-bien qu'il soit difficile de voir des sommets *blanchis* que recouvre en *tapis de verdure*. C'est trop naïf.

La fin du morceau est plus curieuse encore :

“ Soyons heureux d'écrire, *en nous jouant*, ces petits contes qui ne conviennent plus guère à notre âge *déclinant*.”

Devinez-vous le sens de cette phrase ? Non, n'est-ce pas ? Et bien ! ni nous non plus.

La visite de Victor Hugo au château de Saint-Point, autre citation de *l'Événement*, est un récit lourd et plus mal écrit encore ; on dirait un vieux morceau de *Bouilly* réchauffé.

L'auteur nous parle *d'un sentier bien rare* au pied de ces collines ; *d's tilleuls*, les seuls arbres *stériles* dans toute cette vallée ; il nous dit que les femmes *s'en furent rejoindre* leurs maris, et que M. de Lamartine se disait *en son ar-dedans* : “ Qu'ils sont heureux !”

En bonne conscience, est-ce là du style ! Et l'on veut faire asseoir cet écrivain à côté de Cousin, de Guizot, de Villemain, de Montalembert, de Mérimée, de Vitet de Nisard, de Mignet, d'Augier ! Dérision !... Ah ! si c'est pour qu'il apprenne la langue de ces messieurs, c'est différent : dans ce cas, nous joignons notre voix à celle de la presse. Qu'on lui ouvre les portes le plus vite possible, car il a beaucoup à apprendre, et vu l'âge respectable où il est parvenu, il a très-peu de temps à perdre.

LES CHAMPS ÉLYSÉS.

Ne vous est-il pas quelquefois arrivé, dans une de ces soirées d'été où nonchalamment assis sur un de ces fauteuils en toile métallique, élégants héritiers des chaises de bois dont se contentaient nos pères, vous suiviez de l'œil le flux et le reflux humain qui monte et redescend les allées des Champs-Élysées, de remonter à votre tour les avenues du temps et de refaire par la pensée l'histoire de ces lieux consacrés maintenant au luxe, au *far niente* et au plaisir? Ces voyages au pays des souvenirs offrent souvent un grand charme. L'esprit se met volontiers en mouvement quand le corps est immobile. Entre le présent et le passé, les contrastes naissent d'eux-mêmes, et la variété des tableaux qui se succèdent dans un cadre qui varie aussi avec les siècles, produit l'effet d'un de ses rêves que les buveurs de haschisch doivent à leur boisson favorite.

Si vous allez chercher dans son œuf Paris, cet aigle immense qui aujourd'hui a déployé ses vastes ailes, vous assistez à une scène empreinte d'une sauvage mélancolie. Regardez ce ruisseau d'argent qui coule à travers de profondes forêts; c'est la Seine. Les Druides dressent les pierres de leurs sanglants sacrifices dans les profondeurs de ces bois. Quelques toits chétifs apparaissent dans l'île qui s'élève au milieu du fleuve et communique aux deux rives par deux ponts de bois. Tel est Paris à son point de départ, un faible enfant dont les siècles feront un géant. A cette époque lointaine, les Champs-Élysées font partie d'un

vaste marais qui s'étendait entre la colline boisée de Chaillot et celle de Montmartre, également couverte de forêts séculaires. Comme ce n'est pas dans cette direction que la ville prend ses accroissements, le terrain demeure longtemps dans cet état. D'ailleurs, ces accroissements furent très-lents; les Normands, la peste, les incendies, les guerres intestines, ravagèrent plus d'une fois Paris, et nous voyons dans les chroniqueurs du temps qu'au milieu du neuvième siècle les Normands, après avoir renversé la faible enceinte qui protégeait cette cité sur les deux rives, ravagèrent l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, le palais des Thermes, et démolirent l'aqueduc de Chaillot qui devait traverser le marais qu'ont remplacé aujourd'hui les Champs-Élysées, pour porter des eaux à l'endroit de la ville où est aujourd'hui situé le jardin du Palais-Royal.

Franchissons d'un seul bord sept siècles pour assister à la naissance des Champs-Élysées. Depuis longtemps les forêts duïtiques qui couvraient les collines voisines de la Seine étaient défrichées et les marais desséchés. Les Tuileries étaient déjà bâties; en 1620, Marie de Médicis fit planter le cours la Reine. Paris prenait enfin son essor du côté où il devait se développer avec une majesté monumentale. Bientôt après l'ancienne porte Saint-Honoré disparut, et de riches particuliers firent construire de si nombreuses maisons que le faubourg Saint-Honoré atteignit d'un côté le village du Roule et d'un autre celui de la Ville-l'É-

vêque, ainsi nommé parce que les évêques de Paris y avaient leur résidence d'été; vous voyez que M. Fournel, quand il prévoit le temps où le Paris futur atteindra Versailles et Saint-Denis, devenus les vestibules de la grande ville, est autorisé dans ses prévisions de l'avenir par les souvenirs du passé.

En 1671, Louis XIV, déjà au faite de la gloire, fait élever l'hôtel des Invalides, dont le voisinage a sans doute contribué à donner aux Champs-Élysées le nom qu'ils portent. Ne semble-t-il pas, en effet, que les ombres héroïques des soldats des grandes guerres viennent, comme les fantômes évoqués par la muse d'Homère et de Virgile, errer sous ces beaux ombrages en conversant de leurs anciens exploits? Le grand roi voulut que la capitale de la France fût marquée à son effigie. Ce fut à cette époque que l'enceinte de Paris, considérablement élargie, fut portée à trois mille deux cent vingt-sept arpents, et que le village de Chaillot, debout sur une colline comme une sentinelle avancée, devint un de ses faubourgs. On compta dès lors à Paris vingt quartiers, cinq cents rues, plus de cent places, dix-sept portes, neuf ponts, neuf faubourgs, trente hôpitaux. M. Haussmann consentira-t-il à me croire si j'ajoute que ce fut seulement en 1667, sous l'administration du lieutenant de police la Reynie, qu'on vit pour la première fois des lanternes s'allumer à Paris, et qu'en 1745 seulement ces lanternes furent remplacées par des réverbères? Sous Louis XIV, le Notre dessina le jardin des Tuileries, et ce fut sous la direction de ce grand artiste que l'on planta les longues avenues des Champs-Élysées, qui paraissaient dans ce temps aux Parisiens une promenade plus lointaine que le bois de Boulogne ne semble l'être aujourd'hui à leurs descendants.

Sous le règne suivant l'on construisit (1722) sur les bords de la Seine, d'abord le palais Bourbon, en face de la place Louis XV, ainsi nommée parce qu'on y avait érigé la statue de ce prince; puis, de l'autre côté de la Seine, et du côté des boulevards, le somptueux bâtiment destiné à être le garde-meubles de la Couronne et qui devint le type de l'architecture qu'on suivit sur toute cette partie de la place. Le pont qui reunit les deux rives de la Seine vis-à-vis du palais Bourbon fut construit sous Louis XVI.

A partir de ce moment, les Champs-Élysées étendent leurs longues perspectives après la place Louis XV, et paraissent une continuation du jardin des Tuileries; mais que de coups de pinceau manquant encore à l'achèvement du tableau! D'abord les quais ne sont pas encore construits, et dans les années où les eaux sont grosses, la Seine déborde et envahit la chaussée qui longe ses bords. Ni le pont des Invalides, ni le pont d'Iéna, ces grandes voies de communication entre les deux rives, n'existent. La Madeleine, ce majestueux pendant du palais Bourbon, n'apparaît pas encore. L'Arc de triomphe, ce portique monumental de la cité reine, ne s'élèvera que plus tard. A la vérité, du côté opposé à la Seine, les douze splendides hôtels dont les jardins aboutissent sur les Champs-Élysées, tandis que leurs cours donnent sur le faubourg Saint-Honoré, les douze apôtres, comme on les appela, bordent comme de charmantes oasis les longues avenues. Mais ces avenues mal entretenues, non sablées,—je ne parle pas du macadam qui n'était pas encore inventé,—se ressentent de la nature marécageuse du terrain. Elles deviennent impraticables après les grandes pluies; je ne me reporte pas ici à une époque lointaine, mais aux vingt-cinq premières années du dix-neu-

vième siècle. Le soir, quand la nuit tombe, personne n'osait s'engager dans ces allées solitaires et mal famées que l'on n'a pas encore songé à éclairer.

Les Champs-Élysées ont, comme la forêt de Bondi, leur légende scélérate. On parle de vols, d'assassinats commis au déclin du jour par des malfaiteurs qui se regardent, dans cet endroit écarté, comme sur leur domaine, et dont la police n'ose suivre les pistes dans ces lieux redoutés. Si un coup de sifflet se fait entendre, les voyageurs attardés frémissent. Pour rendre les Champs-Élysées sûrs, il faudra que les omnibus commencent à rouler et que les becs de gaz s'allument. Il faudra, en outre, que le bois de Boulogne devienne le but habituel de promenades en voiture ou à cheval. C'est surtout aux premières années de ce siècle, au sortir des mauvais jours de la Révolution, que ces dernières observations s'appliquent avec plus de justesse. J'ai entendu raconter aux hommes de ce temps la légende effrayante des exploits de Fanfan le bâtonniste, qui régnait sur les imaginations et sur les poches indivis, et croyait faire grâce à ceux qu'il n'assassinait pas après les avoir soulagés du poids de leur bourse, de leur montre et de leur mouchoir.

N'importe, les Champs-Élysées ont pris, dès ce moment, leur véritable caractère. Ils sont l'avenue monumentale de la cité reine, l'entrée triomphale des grands cortèges ; la scène immense où les fêtes publiques se déploient.

Je ne rappellerai que trois souvenirs.

Lorsqu'après l'entrevue de Tilsitt où Napoléon signa une paix victorieuse, il voulut donner à sa garde un banquet gigantesque, il choisit pour salle du repas les Champs-Élysées. La garde s'assit à des tables qui réguaient depuis la place Louis

XV jusqu'à l'Arc-de-Triomphe, déjà en projet à cette époque, et figuré en toiles peintes. L'Empereur avait ordonné que la garde fût servie en argenterie, et tout se passa avec tant d'ordre, qu'il ne manqua pas une seule fourchette.

Autre souvenir qui, en face de celui que je viens d'évoquer, produit l'effet d'un contraste : quand, après la bataille de Waterloo, les Anglais et les Prussiens, formidable avant-garde de la coalition européenne, arrivèrent à Paris, ce fut aux Champs-Élysées et au bois de Boulogne que l'armée anglaise campa. Je vois encore les tentes blanches des Anglais déployées sous les arbres et les soldats tourner devant des feux brillant les énormes pièces de bœuf qui devaient servir à leurs repas. J'entends les cornemuses de la garde royale écossaise jouer ses joyeux pibroks. Je me vois encore conduit sous ses tentes par une bonne anglaise qui, née dans le pays de Galles, cherchait ses compatriotes pour parler avec eux la langue natale que, depuis plusieurs années, elle n'avait pas eu occasion d'entendre. Si humble qu'elle fût, elle se sentait relevée par le triomphe des armes de sa patrie. Elle répétait avec ces soldats revenus vivants de l'effroyable bataille de Waterloo : *O'ld England for ever* (Pour toujours la vieille Angleterre !) Elle buvait à la santé du duc de Fer, *Iron duke*, c'était ainsi qu'on appelait alors le duc de Wellington pour peindre l'inflexibilité de son courage et de sa volonté. Et moi, trop enfant pour comprendre la portée de ces paroles dont je saisissais cependant le sens grammatical, je m'effrayais à la vue de ces uniformes qui m'offraient pas à mes regards les couleurs accoutumées et je me serrais instinctivement contre ma conductrice, en demandant à rentrer ; à la fois effrayé de ce que je

voyais et de ce que je ne voyais pas, mais sans soupçonner tout ce qu'il avait fallu de sang versé, de catastrophes et de renversements, pour que la garde anglaise vînt bivouaquer sur les avenues des Champs-Élysées.

Le troisième souvenir qui me revient à la mémoire, c'est celui de la rentrée des cendres de Napoléon par une des plus froides journées du mois de décembre 1840. Quand le char triomphal portant les dépouilles mortelles que le rocher de Saint-Hélène avait gardées vingt ans, eut passé sous l'Arc-du-Triomphe avec son escorte de vieux soldats revêtus de leur uniforme usé d'Austerlitz, de Wagram et d'Iéna, et se fut engagé dans les longues avenues des Champs-Élysées dont les arbres chargés de frimas semblaient s'incliner pour sauver le char funèbre, je me rappelai involontairement la légende allemande qui représente César se levant de son tombeau, à l'heure de minuit, pour passer en revue ses légions. La brume glacée qui tirait entre le ciel et la terre comme un rideau de deuil ajoutait à l'illusion. Ces pas innombrables, seul bruit qu'on entendit dans le silence, n'étaient-ce pas ceux des belliqueuses phalanges qui foulèrent toutes les avenues du monde et couvrirent tous les champs de bataille de leurs os ? Race de bronze trempée au soleil de la guerre, du même métal que les canots qu'elle roulait avec elle et qui tonnèrent contre tant de villes depuis le Caire jusqu'à Rome, depuis Saragosse jusqu'au Kremlin ! Pour cette journée qui n'avait point de sœur dans l'histoire, chaque champ de bataille n'avait-il pas restitué sa funèbre moisson, et quelle terre n'a pas fourni de champ de bataille à cette longue et terrible épopée qui eut le monde pour théâtre, la France pour acteur et dont le poète s'appelle Napoléon ? Ceux-

ci venaient d'Italie et le glorieux Desaix marchait à leur tête ; ceux-là arrivaient d'Égypte, et le gigantesque Kléber conduisait leurs bataillons. D'autres accouraient des champs de bataille de l'Allemagne ; un plus grand nombre d'au delà des Pyrénées ; enfin une multitude innombrable des climats lointains de la Russie, ce bloc de glace contre lequel alla se briser le navire qui portait la fortune de Napoléon.

Tandis que ces visions traversaient ma pensée, un rayon de soleil perça la brume épaisse qui obscurcissait l'atmosphère, et, éclairant le cortège qui se trouvait en face des Invalides, me rendit au sentiment de la réalité. J'aperçus alors pour la première fois le prince de Joinville qui, tête nue au milieu de son état major, suivait les cendres de Napoléon, et je ne sais pourquoi il me fit l'effet d'un de ses captifs qui, à Rome, marchaient derrière le char des triomphateurs.

Laissons là les souvenirs du passé, et tâchons d'esquisser rapidement la physionomie des Champs-Élysées actuels. Nous sommes loin du temps où le restaurateur Doyen et le café des Ambassadeurs étaient les seuls établissements qu'on y trouvait. Ces deux établissements existent encore, mais ils ont été métamorphosés par un coup de baguette, et leur ancienne simplicité a disparu pour faire place aux recherches de l'élégance contemporaine. Deux innovations ont singulièrement contribué à changer la physionomie des Champs-Élysées. A leur entrée les cafés-concerts, entourés de massifs de verdure ou de fleurs et de bosquets dessinés en jardins anglais, leur ont ôté cette régularité majestueuse et un peu monotone que leur avait imprimée le génie de la Notre. Ces cafés-concerts offrent, tous les soirs, un asile aux oisifs qui, dans leur naïveté, s'imaginent entendre

la musique gratis quoiqu'ils payent les objets de consommation sur le pied du double des prix ordinaires. Quand les soirées sont belles, l'assistance est toujours nombreuse dans ces enceintes réservées, surtout quand Mlle Thérèse doit faire entendre sa voix passablement enrouée, à laquelle l'engouement de quelques salons d'un goût plus qu'équivoque a donné une vogue extraordinaire. Dans ces occasions on ne manque pas de vendre aux environs du caté-concert des fragments des Mémoires de Mlle Térésa ; c'est double profit : les Mémoires achalandent la chanteuse et la chanteuse achalande les Mémoires. M. Victor Fournel fait remarquer, dans son *Paris nouveau*, que jusqu'ici les Champs-Elysées n'ont encore perdu que le carré Marigny, et il ajoute, probablement avec une intention d'ironie : C'est peu de chose ! C'est beaucoup à un double point de vue. D'abord les Champs-Elysées ont ainsi perdu leur forum des fêtes publiques ; en second lieu, ils ont vu s'élever ce long et disgracieux palais de l'Industrie, tiré comme un rideau de moellons entre la Seine et la grande allée, et qui interrompt, d'une façon si désagréable, la perspective entre l'Hotel des Invalides et le palais de l'Elysée, sans nous dispenser, comme on le sait, de bâtir un palais de cristal. En outre, à voir les constructions qui sont devenues si nombreuses dans les derniers temps, il est à craindre que les Champs-Elysées ne finissent par ne plus être qu'une immense rue, ce qui les dépouillerait de leur plus grand charme. La pierre avec ses reflets tristes et fatigants y lutte déjà contre la verdure. Est il besoin de rappeler le Pancrama Langlois, le Cirque de l'Impératrice, le petit théâtre des Folies-Marigny qui se dresse à côté, et les longues files de maisons qui règnent maintenant sans solution de

continuité depuis le rond-point jusqu'à l'Arc de triomphe ? C'est sur la droite de la grande avenue, que les marchands de chevaux les plus renommés de Paris ont établi leurs écuries. De l'autre côté de l'avenue, je citerai la maison étrusque du prince Napoléon, construite, on le sait, dans le voisinage de l'avenue Montaigne, sur le modèle de la maison de Diomède à Pompéï avec tous les raffinements du luxe et toutes les recherches du bien-être qui caractérisaient la civilisation matérielle de l'antiquité, et deux établissements qui se trouvent rapprochés comme deux contrastes et qui font antithèse, je veux parler du bal Mabillet et des concerts des Champs-Elysées, situés derrière le Palais de l'Industrie et placés sous l'habile direction de M. de Besselièvre. Le jardin Mabillet fait songer à l'ancien jardin Beaujon, ce rival de Tivoli, qui s'élevait, il y a quarante ans, sur l'espace de terrasse où la cité Chateaubriand dresse ses maisons déjà noircies par le temps ; mais le jardin Mabillet est un Tivoli considérablement augmenté sans être corrigé, et la jeunesse dorée et les étrangers curieux se hasardent seuls dans cette espèce de jardin d'Armide dont Mentor eût interdit l'accès à Télémaque. Les concerts des Champs-Elysées, au contraire, sont un des endroits où l'on rencontre la meilleure société de Paris. Représentez-vous une oasis de verdure et de fleurs, éclairée par une illumination féerique et où l'on goûte les charmes d'une excellente musique instrumentale, en se promenant dans des allées bien sablées qui serpentent au milieu de corbeilles de fleurs. Le long des grilles règnent deux cordons de fauteuils ou de canapés en fil métallique, où s'asseyent les spectateurs fatigués autour d'un kiosque élégant qui abrite l'orchestre composé de musiciens d'élite parmi lesquels il suffit

de citer le cornet à piston Lévy. Paris, en revenant du bois de Boulogne, va là pour voir passer Paris. Il y va pour voir, mais aussi pour être vu, car le jardin des concerts des Champs-Élysées est une espèce de lice où les toilettes les plus élégantes font assaut. Au jardin Mabille et au Château des Fleurs son annexe, le monde du plaisir ; au concert des Champs-Élysées, la belle et bonne compagnie.

Outre ces endroits particuliers, la grande allée des Champs-Élysées, qui a détrôné la grande allée des Tuileries, désertée depuis quelques années parce qu'elle n'offre pas ce panorama mouvant de voitures et de cavaliers qui se déploie depuis la place Louis XV jusqu'au bois de Boulogne, est bordée, par les belles soirées, de personnes assises. C'est là que les oisifs qui ne peuvent pas cependant quitter Paris pendant la

belle saison, les provinciaux en vacances et les étrangers en voyage viennent respirer un air équivoque, frelaté de poussière, de parfums de cigares et de vapeurs de bitume échauffé, sans oublier les fuites de gaz. Les allants et les venants s'arrêtent devant les chaises où sont assises des personnes de leur connaissance et échangent quelques mots sur la chaleur de la journée, sur les toilettes du jour, sur les carrosses qui passent, sur les cavaliers qui galoppent vers le bois de Boulogne. Vers onze heures on se lève avec la conviction que l'on a pris l'air ; c'est toujours une soirée de passée. De toutes les villes de l'Europe, Paris est certainement celle où l'on a le plus de temps à perdre et où l'on rencontre les gens les plus affairés.

—*La Semaine des Familles.*

LA CLEF D'OR.

(Voir pages 13 et 130.)

V

LE TRIBUNAL DE FAMILLE.

Le lendemain, un peu avant midi, un cabriolet traîné par un seul cheval entrainé dans la cour de Kermarchat et y annonçait M. Eugène de Morinville, un vieux garçon qui ne paraissait qu'aux grandes circonstances, et qu'on ne pouvait guère debusquer de la maison de campagne où il vivait comme un loup ou plutôt comme un trop fervent disciple de Bacchus. Il était accompagné de son neveu Raoul, sur la physionomie

duquel se lisait une sorte de joie contenue qui saisit Hippolyta. Assis l'un près de l'autre, l'oncle et le neveu auraient donné l'idée du tableau que pourraient présenter un aigle et un hibou voyageant de compagnie. Avec son costume étrange, composé d'un bonnet en peau de lapin, d'une culotte garnie de cuir et d'une houppelande de drap gris, sa grande taille voûtée, son nez crochu qui semblait trempé dans du vin, ses cheveux et sa barbe incultes, l'oncle Eugène, comme on l'appelait, n'aurait pu se trouver blessé de cette compa-

raison avec le triste oiseau de Minerve. Hippolyta descendit comme les autres dans la cour pour l'embrasser. Son oncle Eugène la trouvait superbe, c'était son expression; mais il était furieux qu'elle eût du sang espagnol dans les veines. Comme il ne manquait pas de bon sens quand il était à jeun, Raoul lui avait confié ses projets et finalement lui avait fait partager son injuste ressentiment contre Hippolyta et contre André de Kermarc'hat.

Aussi n'était-ce pas sans intention que Mme de Morinville avait fait chercher le vieillard, qui détestait les Kermarc'hat depuis une querelle survenue entre lui et le père d'André et dont il avait gardé trop fidèlement le souvenir.

Quand le front d'Hippolyta se trouva plongé dans l'épaisse barbe grise qui flottait sous le menton de son oncle, elle entendit un petit grognement qui lui parut de mauvais augure. Il ne lui adressa pas autrement la parole, et elle remonta dans sa chambre. Elle voulait recueillir ses forces, car le moment décisif approchait, et lutter contre Raoul était difficile. Or, au fond, son véritable adversaire, c'était Raoul, dont elle avait parfaitement pénétré les sentiments pour celui qu'elle avait osé lui préférer. Le changement de fortune de M. de Kermarc'hat venait aider merveilleusement ses projets de vengeance. Eveiller l'ambition de ses proches et donner son opinion formelle sur la nécessité de rompre un mariage désavantageux, pouvait lui suffire pour égarer la droiture de M. de Morinville et lui arracher une réponse conforme à ses désirs secrets.

Quand, sur la demande de son grand-père, Hippolyta descendit dans le salon, elle devina que tous les membres de la famille étaient

à peu près convertis aux idées de Raoul, et que pas une voix ne se joindrait à la sienne pour défendre M. de Kermarc'hat.

M. de Morinville avait l'air accablé; Mme de Morinville était grave d'une gravité pointue et malveillante; Mme Richon avait les yeux baissés et le front ridé; Mme Hortense ensevelissait le plus possible sa toute petite personne dans son fauteuil par une manœuvre assez peu courageuse; l'oncle Eugène carrément assis, regardait obstinément le plafond en pinçant son nez rouge.

Raoul seul, appuyé avec son aisance habituelle sur le marbre de la cheminée, li-sait sa moustache de l'air le plus indifférent du monde.

Hippolyta, qui avait l'air d'entrer comme une accusée, sentit son cœur se serrer et s'assit en silence. On eût dit qu'elle respirait en ce moment l'atmosphère étouffante des dissentiments domestiques commencés par le mariage désapprouvé de sa mère et que, devant elle, se levait le fantôme de la désunion suprême, qu'elle avait toujours pressentie depuis le jour où elle avait refusé d'effacer toute trace du passé en prenant elle-même le nom de Morinville.

— Allons, finissons-en, dit brusquement M. de Morinville en essayant de redresser sur son fauteuil son corps paralysé et en parlant beaucoup plus nettement que de coutume. On ne peut ainsi laisser languir un galant homme. Que fait-il répondre à Eugène, non à André? N'a-t-on pas dit que... que sa renonciation volontaire devait être acceptée?

— On l'a dit, mille diables! s'écria M. Eugène en fourrageant dans sa toison grise et on le répète.

— Il est certain que la position de M. de Kermarc'hat n'est rien

moins que sûre maintenant, ajouta madame de Morinville avec une lenteur agaçante. M. André est dépensier et ne fera qu'accroître, selon toute probabilité, l'énorme brèche faite à sa fortune.

Et après avoir ouvert démesurément la bouche pour laisser passer ce mot : énorme, elle la ferma si bien, que sa lèvre supérieure disparut entièrement.

— M. de Kermarc'hat reconnaissant le premier que ces derniers événements sont de nature à changer les arrangements pris, dit à son tour madame Richou, rien n'est plus simple que d'accepter sa renonciation.

— Et toi, Hortense, quel est ton avis ?

— Rien n'est plus simple. murmura comme un écho la vieille demoiselle avec un ton qui prouvait qu'elle parlait tout à fait contre sa pensée et en couvrant de son mouchoir sa figure inquiète et contristée.

— Et toi, Raoul, continua le vieillard, dont la voix s'affaiblissait.

— Je vous ai dit mon opinion là-dessus, mon père, répondit le jeune homme les yeux baissés ; ce mariage ne pouvait avoir mon assentiment, mais je sais que ma nièce n'a jamais pris mon opinion en grand souci.

En disant cela il relevait les yeux sur Hippolyta. La jeune fille, la tête droite, l'œil ouvert, soutint intrépidement ce regard, et sa seule physionomie était en ce moment comme un défi jeté à l'omnipotence de son oncle.

— Aujourd'hui, continua Raoul d'un ton encore plus cassant et avec un léger froncement de sourcils qui témoignait que la fière attitude de la jeune fille l'avait blessé, je le regarde comme tout à fait impossible. André de Kermarc'hat est un rêveur, un écervelé, qui n'a jamais su diriger ses affaires. Il est

loyal, il ne me coûte pas de le reconnaître, il est séduisant, je l'accorde ; mais un homme qui n'a plus qu'une fortune entamée dont il ne saura pas faire fructifier les débris, et qui, devenue pauvre, ne serait bon tout au plus qu'à faire un chanteur d'opéra, n'est pas un parti pour une femme de notre famille.

Tous les Morinville présents, excepté Hippolyta, inclinèrent la tête en signe d'adhésion. L'oracle avait parlé de façon à flatter l'orgueil général.

— Je serai, je m'en aperçois, la seule à défendre M. de Kermarc'hat, dit enfin Hippolyta avec une certaine amertume. De quoi est il coupable cependant ? qu'a-t-il fait de déshonorant pour voir accepter avec cet empressement une renonciation qui lui a été dictée par une délicatesse qui l'honore, à mes yeux du moins ?

— Et aux miens, dit avec une certaine énergie M. de Morinville, qui s'était penché vers sa petite-fille pour l'écouter.

— Merci, grand-père, vous me comprenez, je le vois bien. Moi, je ne suis pas aveuglée par l'orgueil, et je reconnais que, même pauvre, un Kermarc'hat nous fait honneur en s'aillant à notre maison.

Toutes les figures, moins celles du vieillard et de Mlle Hortense, devinrent rogues.

— Honneur ! répéta Raoul dont l'œil froncé lança un éclair ; entendez-vous cette petite folle, ma mère ?

— J'ai vu le temps où tout Nantes hantait les salons des Morinville, s'écria madame de Morinville, qui avait blêmi de colère, et tous les Kermarc'hat du monde y auraient bien passé inaperçus.

— Des tisserands ! dit dédaigneusement M. Eugène.

— O mon oncle, au moins ne

leur reprochez pas la noblesse de leur travail, s'écria Hippolyta hors d'elle-même.

— La hauteur passée à l'état de proverbe des Kermarc'hat a, je m'en aperçois, enflammé notre propre sang, dit Raoul avec une froide ironie ; mais, je le répète, comme je ne me trouve en aucune façon honoré de l'alliance de M. de Kermarc'hat, je m'oppose formellement à ce mariage.

Hippolyta se leva, et, d'une voix émue, tremblante elle osa demander :

— De quel droit ?

A cette demande hardie, qu'il regardait comme un double outrage, la figure impassible de l'orgueilleux eut une terrible contraction.

Mais la jeune fille ne lui laissa pas le temps de répondre. Elle marcha vers son grand-père, et, s'agenouillant sur le coussin jeté sous ses pieds :

— Mon père, dit-elle en appuyant ses mains jointes sur les genoux débiles du vieillard et en renversant sa belle tête en arrière pour le mieux regarder, j'ai toujours été une fille obéissante, j'ai enduré bien des choses pour ma mère que je n'ai jamais connue et pour moi-même. La première fois que vous m'avez promise à un homme qui avait toutes mes sympathies, on a brisé ce projet d'avenir en affirmant qu'un mariage entre cousin germains était une faute. Je me suis soumise ; mais aujourd'hui on veut vous faire commettre une injustice, une lâcheté, et je me révolte. M. de Kermarc'hat n'est que malheureux. Il m'a librement choisie, vous m'avez commandé de l'accepter et j'ai librement obéi. Quelle que soit votre décision, je vous obéirai, mais je n'obéirai qu'à vous seul. C'est de votre bouche que je veux en-

tendre l'arrêt de M. de Kermarc'hat. Mon père, que voulez vous que je fasse ?

Le vieillard l'avait écoutée avec une singulière attention, son œil éteint s'était animé sous ses épais sourcils blancs, et, quand elle finit, il posa ses deux mains sur ses épaules par un geste plein de tendresse protectrice en disant :

— Ce que tu voudras, mon enfant.

Et il ajouta plus bas :

— J'ai convoqué les membres de la famille parce que le cas m'avait été présenté comme grave, et que je n'avais pas trop bien saisi le sens de ce qui se passait. Mais il serait injuste de rompre avec André, et je vais le lui faire écrire. Où est mon secrétaire ?

Il avait levé les yeux sur Raoul. Raoul s'inclina et dit froidement :

— Permettez, mon père ; je résume mes fonctions pour aujourd'hui.

Le vieillard tourna son regard vers Hippolyta en agitant sa main droite inerte.

Hippolyta se leva, alla ouvrir son petit secrétaire, prit ce qu'il fallait pour écrire, et, s'asseyant tout près de M. Morinville, elle saisit une plume d'une main tremblante.

— Dicter, mon père, fit-elle.

Il dicta lentement, en faisant de longues pauses, le billet suivant :

“ Mon cher André,

“ Les malheurs que vous éprouvez nous contristent, mais ne changent en rien nos sentiments pour vous. Je n'accepte donc pas la renonciation que vous dicte votre délicatesse, et je vous attends ces jours-ci.

“ Votre ami affectionné,

“ R. DE MORINVILLE.”

Hippolyta relut à voix haute ces

quelques lignes, qu'un silence de désapprobation accueillit, puis elle retourna vers le secrétaire, plia la lettre et écrivit l'adresse.

Quand elle releva son front incliné, elle se trouva seule avec son grand-père qui, après le violent effort qu'il venait de faire, était retombé dans un anéantissement profond.

Elle s'approcha de lui, s'assit et demeura silencieuse, tournant machinalement entre ses doigts ce papier où elle avait elle-même consigné sa destinée.

Sa conscience lui rendait un bon témoignage ; elle s'applaudissait d'avoir osé se montrer énergique, d'avoir résisté en face et victorieusement à ce tyran domestique qui se faisait plutôt craindre qu'aimer. Mais les victoires de ce genre blessent plus certains cœurs qu'elles ne les satisfont, et le ressentiment mortel que la jeune fille devinait chez Raoul l'attristait profondément. Elle frissonnait en se rappelant l'expression de son regard : les autres me pardonneront, pensait-elle ; lui ne me pardonnera jamais. Et elle se rappelait les rares moments où il avait été pour elle bon jusqu'à la tendresse, elle pensait à ses brillantes qualités et elle souffrait de cette trop évidente désaffection.

N'osant laisser son père seul, elle pouvait se plonger à l'aise dans ses tristes réflexions. L'entrée de Mlle Hortense vint la délivrer de sa surveillance et lui rappeler la lettre qu'elle devait faire partir à la villa Bruyère.

— Seigneur, ma fille ! s'exclama la vieille demoiselle, ils sont tous furieux après toi : Eugène jure comme un soudard, Joséphine ne parle plus.

— Et Raoul, ma tante ?

— Raoul est dans la bibliothèque.

Cette réponse faisait peu connaître la situation d'esprit de Raoul, mais Hippolyta n'en demanda pas davantage,

Elle sortit sur la pointe des pieds et monta lentement le large escalier. Arrivée au fond d'un corridor sombre, elle s'arrêta tout émue devant une porte sur laquelle le mot : Bibliothèque, était écrit en caractères gothiques.

Il lui en coûtait beaucoup de paraître en suppliante devant l'ogueilleux Raoul. Mais l'amitié de la parente et l'humilité de la chrétienne l'emportèrent. Elle frappa un coup timide et entra, la figure empreinte d'un désir de conciliation.

Au milieu du vaste appartement, il y avait une table carrée, massive, sur laquelle étaient jetés pêle-mêle les ouvrages qui faisaient la lecture favorite de Raoul. C'étaient des brochures et des livres traitant généralement des établissements de crédit et des questions relatives à l'industrie et aux finances.

En voyant entrer sa nièce, Raoul, qui lisait, ne manifesta aucune surprise. Hippolyta venait souvent chercher pour sa tante Hortense, sur les rayons poudreux, les romans de chevalerie égarés parmi les livres de voyages qui faisaient le fond de cette bibliothèque d'armateurs et de marins.

La jeune fille s'approcha tout près de lui.

— Raoul, dit-elle de sa voix la plus caressante, je voudrais te parler.

Il posa le livre qu'il tenait et la regarda durement :

— Vous ! dit-il.

Ce mot : vous, substitué de sang-froid au tutoiement amical dont ils avaient tout jeunes contracté l'habitude, siffa entre ses dents, et, comme un trait aigu, vint frapper Hippolyta au cœur.

— Oui, moi, répéta-t-elle avec la même douceur d'accent, moi qui souffre de la mésintelligence qui s'est élevée entre nous, moi qui ne veux pas quitter cette maison, fâchée avec toi. Si j'ai prononcé des paroles blessantes, je les retire, si j'ai parlé trop vivement, trop passionnément, je me repens.

Raoul fixa sur elle son regard scrutateur où brilla un moment comme une lueur de victoire.

— Est-ce à dire que vous consentez à rompre ce... ce mariage ? demanda-t-il.

— Non.

Elle prononça ce mot humblement, mais fermement.

Il se leva par un mouvement si brusque, qu'Hippolyta recula éfrayée.

— Alors que signifie cette scène ridicule ? dit-il violemment ; que me voulez-vous et me prenez-vous pour un enfant ? Je vous ai dit catégoriquement ma manière de voir, et je ne suis pas homme à en changer. Vous m'avez fait l'injure de me préférer cet inepte troubadour, vous vous êtes fait un jeu de sentiments dont je rougis presque aujourd'hui, vous avez audacieusement combattu l'influence dont je jouis dans ma famille, et vous venez maintenant jouer le rôle niais d'une pensionnaire en faute, c'est absurde ! Aimer ou haïr, il n'y a pas de milieu pour moi.

Hippolyta le regarda fixement avec de grands yeux suppliants et humides.

— Si je t'ai préféré M. de Kermarçhat, dit-elle, c'est que j'étais sûre de ne pas te rendre heureux. Nos caractères ne se choquaient-ils pas continuellement ? Qu'eût-ce donc été, mon Dieu ! Jé t'en prie, Raoul, pardonne-moi, pardonne-moi, et mets un autre prix à ton pardon.

— Il n'y en a point d'autre, je vous l'ai dit : tout ou rien. Vous

vous êtes violemment opposée à moi pour épouser un homme qui me déplaît et qui se retirait de lui-même ; je n'ai pas, comme vous me l'avez dit, le droit de m'y opposer. Ne craignez pas, je remplirai ma mission jusqu'au bout, je vous conduirai à l'autel, comme c'est mon devoir ; mais, du moment que vous aurez quitté ce nom de Morinville que vous avez dédaigné, vous me serez devenue étrangère.

Hippolyta ne répondit rien à cette phrase prononcée avec un accent bref et formulée comme un arrêt.

Elle prit d'une main tremblante sur la table la lettre destinée à André et sortit.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle en fermant la porte, mais assez haut pour que Raoul l'entendit, préservez-moi d'un pareil orgueil.

VI

À LA VILLA BRUYÈRE,

Pendant que dans le vieux château ces discussions sourdes ou avouées agitaient les esprits et achevaient de séparer violemment des cœurs faits pour s'aimer, il y avait dans la fraîche villa, sa voisine, un chagrin solitaire et muet qui n'était pas indigne de compassion. Depuis le moment où le malheur auquel son esprit léger n'avait pu croire, lui avait été clairement prouvé, André n'avait pas bougé de la villa Bruyère. Le jour où Hippolyta prenait si vaillamment sa défense, il avait passé une partie de son temps à marcher sans but dans le vaste jardin anglais qui enserrait sa propriété dans un cercle de verdure, et puis il était rentré dans son salon et s'était jeté dans un fauteuil qui se trouvait juste au-dessous du portrait de famille représentant le plus illustre des Kermarçhat.

Ces quelques jours d'angoisse l'avaient changé, maigri. Son visage avait des pâleurs soudaines, et puis le sang le marbrait d'inégales rougeurs. Les nerfs agacés, l'œil éteint, la démarche incertaine, il s'abandonnait entièrement à son chagrin. La renonciation que lui avait dictée sa délicatesse avait épuisé toutes ses énergies. Depuis la mort de son père il avait vu diminuer graduellement sous sa direction inhabile et par le fait d'une générosité sans bornes, que beaucoup qualifiaient de prodigalité, cette fortune qu'il avait crue inépuisable, il se voyait à la veille de quitter cette habitation où il était né, de voir passer en des mains indignes l'instrument qui avait servi à reconstruire l'indépendance de sa maison. Tout cela le navrait, mais tout cela n'était rien auprès de son mariage manqué.

Parfois, sans se l'avouer, il éprouvait des regrets d'avoir agi d'une manière si chevaleresque.

N'avait-il pas été l'ennemi de son propre bonheur en suivant une trop généreuse inspiration? Ne pouvait-il avertir purement et simplement M. de Morinville de la tournure qu'avaient prise ses affaires? Sa pauvre nature molle et nerveuse ne pouvait se décider à accepter les conséquences du sacrifice que lui avait dicté l'honneur.

Il se lamentait donc intérieurement sous l'œil sévère du compagnon du farouche Guy Eder de la Fontenelle, dont l'énergique face empruntait un relief puissant de la figure pâle et décomposée qui se renversait au-dessous de la main gantée d'acier sortant menaçante de la toile.

Au moment où quatre heures sonnaient à la pendule placée sur la cheminée, une femme entra. Elle portait un costume finistérien des plus pittoresques : jupon court

garni de velours noirs, gilet largement échancré bordé de galon éclatant, tablier à hante piécette, longue guimpe tuyautée et fortement empasée. Sous ce riche habillement de drap, il y avait un corps vigoureux un peu chargé d'embonpoint, et sous l'ombre de la coiffe un visage d'une cinquantaine d'années, encore frais, sur lequel se rencontraient la simplicité de la paysanne et la dignité de la servante honorée pour sa fidélité et s'en faisant gloire.

Ses mains tenaient une assiette sur laquelle se trouvait un morceau de pain bis beurré.

Arrivée tout près d'André, elle lui tendit l'assiette.

Il la repoussa.

— Je n'ai pas faim, Marion, dit-il.

— C'est du pain de seigle et c'est un croûton, dit tendrement la vieille femme en tournant le pain de façon à mettre la croûte dorée en évidence, il est tout frais et le beurre sort de la baratte.

André leva les épaules et détourna les yeux.

Marion se retira, mais, deux minutes plus tard, elle reparaisait. L'assiette avait été changée en un plateau sur lequel il y avait un petit verre plein de vin.

Mais André repoussa le vin comme il avait repoussé le pain.

La vieille servante parut inquiète; elle demeura un moment devant son maître, absorbée dans une contemplation mélancolique, et puis, comme saisie par une inspiration soudaine, elle déposa son plateau sur la table et se dirigea vers le coin du salon où se voyait le violoncelle d'André. Elle le plaça avec une précaution infinie entre ses bras, dans la position d'un enfant qu'on berce, et se rapprochant une troisième fois du jeune homme :

— Au moins tu vouldas bien musiquer un peu, dit-elle d'un ton presque supp'iant.

A la vue de l'instrument, André s'était machinalement redressé. Il le prit, passa son doigt sur les cordes qui frémissaient mélodieusement, et puis, le plaçant près de lui, il se replongea dans son fauteuil.

La figure de Marion devint cette fois tout à fait mélodramatique.

Elle sortit en se couvrant la figure de ses deux mains ridées. Arrivée dans sa cuisine, son chagrin fit explosion et alla réveiller de sa torpeur un bonhomme qui, la pipe entre les dents, sommeillait au coin du feu.

— Hein ! dit-il en se redressant.

— Es-tu innocente de pleurer comme ça, ma pauvre Marion ! ajouta-t-il en rallumant sa pipe.

Mais Marion pleurait toujours.

— Tu larmoierais jusqu'à la Saint Sylvestre que cela ne remettrait pas les affaires de M. André, reprit le vieil homme ; c'est du bien perdu que des larmes jetées inutilement, comme disait notre défunte mère.

— S'il était bien portant, je me moquerais du reste, s'écria Marion en essuyant ses yeux.

— Comment ! est-ce qu'il est malade ?

— Te portes-tu bien, toi, Marc, quand tu ne bois ni ne manges.

Marc hochait la tête négativement.

— Eh bien, lui ne mange, ni ne boit, ni ne dort, le pauvre gars ! Je viens de lui porter son grand violon, il n'a même pas voulu le regarder.

Marc souleva son chapeau pour se gratter la tête.

— Diable ! dit-il si not' maître ne musique plus, c'est qu'il est bien mal.

— Oui, et je sais bien d'où cela vient, moi.

— D'où ?

Marion leva le bras et tourna vers le nord un index vengeur.

— De la maison qui devrait être la sienne, dit-elle d'un ton menaçant. Depuis le jour où il m'a dit d'un air si navré : " Désormais, c'est fini, ma pauvre Marion ; il n'y aura pas de maîtresse à la villa Bruyère," de ce jour-là il est devenu triste comme un enterrement.

— Aussi il ne venait plus me voir tailler mes arbres, dit Marc pensivement.

Il se leva, ralluma sa pipe une seconde fois et se dirigea vers la porte ; mais, arrivé sur le seuil, il s'arrêta brusquement :

— Qui diable s'avise d'arriver ici par-dessus les plates-bandes de mon jardin, s'écria-t-il.

La vieille Marion regarda au dehors.

Un chien noir bondissait parmi les légumes du jardin potager, et dans l'allée marchait prestement une paysanne dont on ne voyait guère que la coiffe blonde.

— C'est le chien de Mlle Hippolyta, répondit Marion d'un ton mécontent ; ces gens de Kermarclat se croient tout permis. Mais je m'en vais dire son fait à ceux-ci, et, puisque décidément notre monsieur n'entre pas dans la famille, ce qui aurait été un honneur pour elle, le chemin le plus long est aussi bon pour eux que pour les autres, maintenant.

Cela dit, elle s'assit de l'air d'un juge qui va prononcer un arrêt, et sa figure ne se dérida pas quand la figure riante de la brune Chionette s'encadra dans la croisée laissée ouverte.

— Le maître est-il chez lui, Marion ? demanda-t-elle gaiement.

Entrez et vous le saurez, répondit durement Marion ; les pies seules s'amuse à jaser en plein air, ma fille.

Chinette entra.

— Où faut-il aller le chercher, votre M. André? demanda-t-elle.

— Et qu'avez-vous à lui dire, à M. de Kermare'hat?

— En v'la d'une réponse. Sur quelle herbe avez-vous marché aujourd'hui, Marion?

— Je marche sur l'herbe, je marche sur le sable, je marche sur ce qui me plaît.

— Je ne dis pas non, marchez sur votre tête si cela vous plaît aussi, et, puisque vous ne voulez pas me dire où est M. André, et que j'ai une lettre à lui remettre, laissez-moi le chercher.

Elle marcha lentement vers le salon; mais Marion se précipita vers elle, et, lui mettant la main sur l'épaule:

— Petite effrontée! s'écria-t-elle, donnez-moi cette lettre.

Elle prit la lettre que Chinette se hâta de lui donner et retourna dans le salon.

André était toujours dans la même position.

— Une lettre pour toi, dit Marion.

Il la prit et jeta les yeux sur l'adresse.

— Son écriture! s'écria-t-il.

Il brisa le cachet et lut avidement.

Son visage s'éclaircit. Quand il eut fini, la tristesse, l'accablement, la fatigue, tout avait disparu. Ses joues pâles s'étaient chaudement colorées, ses yeux brillaient. Il se leva, sa taille était droite et ferme.

— Bonne nouvelle! ma vieille Marion, dit-il; viens ici que je t'embrasse.

Et il déposa un double baiser sur les joues ridées de la vieille femme, dont la figure semblait avoir passé par la même série d'impressions que celle de son maître.

— Ecoute, reprit-il, on donnera la goutte aux ouvriers ce soir, à tous, entends-tu?

Et comme Marion commençait une grimace assez désapprobatrice:

— Je sais bien qu'ils sont tous prêts à m'oublier pour le nouveau maître que le hasard leur donnera, reprit-il; mais je veux qu'ils boivent à ma santé ce soir, puisque je me marie le 20.

— Ah! c'est donc pour ça? murmura Marion.

— C'est pour ça. Maintenant, si tu me donnais à manger...

— Tu as faim? s'écria Marion au comble de la joie.

— Je crois bien. J'avais ici, vois-tu (et il porta la main à sa poitrine), un poids qui m'étouffait. Je ne l'ai plus, et l'appétit m'est revenu.

— C'est bon, je vais te préparer à souper.

— Qui a apporté ce billet?

— Franchine.

— Il faut lui donner quelque chose.

Il prit dans son gousset une pièce d'or et la tendit à Marion.

— Tu es fou, dit-elle; une si grosse somme!

— Donne-lui cela, je le veux. J'aurais payé de ma fortune le billet qu'elle m'a apporté.

Il prit son violoncelle.

— C'est cela, dit Marion, amuse-toi en attendant ton souper.

Elle retourna dans la cuisine.

— Tu es une brave fille, dit-elle à Chinette, et je ne sais pas pourquoi je t'ai reçue comme un chien dans un jeu de quilles. Voilà pour ta peine, en attendant.

Elle lui glissa la pièce d'or dans la main.

— Il y a là de quoi t'acheter un bon habit de drap, ma fille, ajouta-t-elle.

— C'est trop, dit Chinette.

— Ah! dame! je le lui ai dit; mais tous les Kermare'hat sont

comme ça, généreux comme des princes.

Un hurlement lamentable empêcha la réponse de Chinette.

— On bat Stimé, s'écria-t-elle ; oh ! par exemple !

Elle se précipita dans la cour suivie par Marion.

Devant la barrière qui fermait le jardin potager, le vieux Marc, tenant d'une main Stimé par son collier rouge, qui portait écrit sur une plaque de cuivre son nom et celui de sa maîtresse, lui cinglait les flancs de l'autre avec une gaulle de saule fraîchement coupée. Il s'arrêta en sentant tomber sur son dos une grêle de coups de poings.

— Battre les chiens de Kermarc'hat !

— Toucher au chien de Mlle Hippolyta, crièrent en même temps deux voix furieuses.

— Allons, doucement ! doucement ! répondit-il en se redressant. Ce maudit chien s'amuse à mordiller tout dans mon jardin ; je le corrige, c'est tout simple.

— Le dommage n'aurait pas été grand, vieux brutal, reprit Marion, et si M. André savait cela...

— Tiens ! dit Marc en regardant sa sœur de travers, tout à l'heure, en la voyant gambader parmi mes choux, tu marronnais dur pourtant.

— C'est possible ; mais tout à

l'heure n'est pas à présent. Ouvrez donc la barrière, ajouta-t-elle en voyant Chinette faire mine de se diriger vers le fond de la cour.

Marc obéit, et la jeune fille reprit sa route par les jardins, ce qui abrégait d'un demi-kilomètre.

Marc la suivait des yeux.

— Le voilà encore qui recommence ses gambades s'écria-t-il.

— Laisse-le gambader, répondit Marion ; André est guéri.

— Guéri comme cela, tout de suite ?

— Oui. Ah ! la jeunesse, ça tombe et ça se relève du même coup.

— C'est qu'il n'était pas bien malade, dit Marc en hochant la tête.

— Il l'était ; mais, dame ! le baume est venu. Ecoute plutôt !

Au-dessus des bruits vagues et légèrement discordants qui sortaient des bâtiments peu éloignés de la fabrique, vibrait une voix aussi suave, aussi pénétrante qu'une voix humaine et de beaucoup plus puissante. C'était le violoncelle du descendant du ligueur farouche. Debout, en face du sombre personnage dont le regard ne quittait pas le blond ménestrel, André de Kermarc'hat chantait son bonheur.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

(A continuer.)

CHRONIQUE DU MOIS.

Paris, Septembre 1896.

Le mois qui vient de finir est le mois traditionnel des palmes inoffensives et de ces purs lauriers que le maréchal de Villars regrettait encore après Denain. Ceux de la guerre ont des taches sur le verdoyant feuillage, et la victoire elle-même ne peut les regarder sans tristesse. Mais nulle ombre ne ternit ceux que conquièrent le travail et l'étude, et c'est

là ce qui donne aux fronts de l'enfance et de la jeunesse le rayonnement qui fait la joie des mères.

M. de Lamartine blâme quelque part l'emploi de ces couronnes, "don l'imprudence des maîtres, dit-il, nourrit la vanité des élèves." Boutade de poète à laquelle il ne faut pas s'arrêter. Ces couronnes-là ne font pleurer personnes, et l'on

n'en pourrait pas dire autant de celles que l'ambition vient de cueillir en Bohême. Si les hommes n'en poursuivaient jamais d'autres que celles des concours académiques, industriels ou agricoles, la terre serait moins souvent en deuil et la civilisation compterait plus de fêtes.

Pour le moment, la paix étend partout ses ailes ; le livre classique et le fusil à aiguille sont mis au repos ; le silence se fait dans les classes et dans les camps ; écoliers et soldats s'en vont en vacances. Puisse les seconds y rester longtemps et les premiers en revenir avec une ardeur nouvelle !

En congédiant, il y a quelques jours, les vainqueurs du concours général, M. Drouyn de Lhuys leur disait : " Le siècle où vous êtes nés, jeunes gens, ne méritera pas dans l'histoire le reproche d'immobilité." Non, assurément ; les événements s'y accumulent et s'y précipitent plus qu'à aucune autre époque, et si l'on pouvait se désintéresser du drame, rien ne serait plus attachant que d'assister dans un fauteuil à ce défilé curieux de péripéties émouvantes et inattendues.

" Au moment même où s'engageait près de nous cette lutte sanglante, qui a pu nous faire croire au retour des plus tristes temps de l'histoire, un immense vaisseau, exemple lui-même des hardies tentatives du génie moderne, quittait le dernier port de notre continent et s'avancait au milieu des brumes et des tempêtes de l'Océan septentrional. Où allait-il ? L'univers le sait maintenant : il allait renouveler encore une fois un effort qui avait toujours échoué et qui semblait dénier les forces humaines. Pendant que le canon des batailles tonnait sur l'Europe, un câble se déroulait en silence dans ces profondeurs de la mer, autrefois incommensurables, aujourd'hui connues et mesurées, et tout à coup un cri de triomphe nous arrivait au travers de l'immensité : les deux mondes étaient réunis par le télégraphe électrique."

C'est en ces termes éloquents que M. Léonce de Lavergné annonçait à l'Institut, dans la séance publique

annuelle des cinq académies, l'événement merveilleux qui sera certainement enregistré par l'histoire comme un des plus grands du siècle. C'est à l'indomptable persévérance du génie britannique qu'est dû ce résultat immense, et le premier ministre de la reine Victoria a pu le célébrer au récent banquet du lord-maire avec une juste fierté. C'est, comme on sait, la troisième tentative depuis quelques années. En d'autres pays, le découragement eût fait abandonner une entreprise aussi ruineuse. Les Anglais, au contraire, se sont remis à l'œuvre avec un acharnement admirable ; ils ont risqué millions sur millions, et sans le concours de l'Etat, par la seule force des volontés individuelles, ils sont parvenus à vaincre l'Océan et à souder deux mondes.

Les premiers essais de télégraphie sous-marine datent de l'époque même où le télégraphe électrique aérien fut pratiquement réalisé. C'était au Bengale, en 1839, et c'est un Anglais qui imagina la première communication à travers les eaux, en reliant les bords de l'Hongly. Peu après, les américains établirent des communications du même genre entre les quartiers de New-York situés sur les deux rives de l'Hudson.

Mais le premier fil télégraphique vraiment sous-marin est celui par lequel l'ingénieur Jacques Brett relia Douvres au cap Gruez, au mois d'août 1850, à travers une distance de 40 kilomètres. Depuis lors, de nombreuses lignes sous-marines ont été établies dans les diverses parties du monde. L'Angleterre est rattachée au continent par plusieurs points. Trois câbles unissent l'Europe et l'Afrique : l'un d'eux, partant de la Spezzia, aboutit à la Corse ; le second va de Corse en Sardaigne, et le troisième relie cette île à Rome, sur le territoire algérien. Plusieurs autres fils ont été posés : de Toulon à Ajaccio, de Malte à Alexandrie, de Port-Vendres à Mahon et de Mahon à Alger ; des Dardanelles à Chio, de Chio à Candie, et enfin une longue ligne de 850 kilomètres entre Singapour et Batavia.

Malheureusement le succès n'a pas toujours également accompagné ces tentatives, et les dernières lignes que nous venons de citer n'ont pu fonctionner que temporairement. Des ruptures ont eu lieu à diverses reprises, et dix ans après la pose heureuse du télégraphe entre Douvres et Calais, un rapport fait au gouvernement britannique par un comité composé de physiciens et d'ingénieurs, constatait que sur 18,884 kilomètres de câbles sous-marins immergés, 4,800 fonctionnait seuls ; plus de 14,000 kilomètres se trouvaient hors de service. Ces échecs tiennent simplement au manque d'expérience ; nous ne connaissons pas encore évidemment toutes les conditions à remplir pour triompher des causes mécaniques ou chimiques de destruction ; mais l'insuccès lui-même éclaire, et nous parviendrons sans doute avant peu à établir, sous ce rapport comme sous tant d'autres, la supériorité de l'homme, créature élue de Dieu, sur le vaste ensemble de la matière.

A peine le *Great-Eastern* a-t-il terminé son œuvre et permis à la pensée de franchir instantanément l'espace où roulent les flots de l'Atlantique, que déjà l'esprit entreprenant et hardi de nos voisins s'occupe sérieusement de relier la France et l'Angleterre par une voie ferrée sous-marine. Plusieurs projets, plus ou moins chimériques, ont été produits à cet égard ; celui dont un habile ingénieur anglais offre aujourd'hui les études et le plan à l'audace de ses compatriotes paraît mériter l'attention du monde savant. Il s'agit du percement d'un tunnel souterrain à trois arches, d'une longueur d'environ 22 milles, et nécessitant une dépense totale de 400

millions de franc. Si le succès devait répondre à l'effort, une pareille somme serait bien mieux employée à supprimer la Manche qu'à fabriquer des bâtiments cuirassés sur ses deux bords, et une semblable création garantirait la paix plus sûrement que des canons et des flottes.

.
Le catholicisme vient de faire, en deux pays où il était traité depuis longtemps avec hostilité, deux précieuses conquêtes. Nous voulons parler de la Russie et de l'Égypte.

En Russie, le czar par un ukase inattendu, vient d'abolir toutes les peines édictées contre ceux qui abandonnent la religion officielle. Ces peines, qui entraînaient la confiscation de la fortune et la perte de toute position sociale, constituaient le plus grand obstacle au progrès de la foi. Désormais, cette redoutable barrière est abaissée et la mesure généreuse et intelligente qui, la supprime ne fera pas moins d'honneur à l'empereur Alexandre que ses décrets relatifs à l'abolition du servage. Les deux mesures se complètent : c'est l'émancipation religieuse après l'émancipation civile. La première avait rendu tous les sujets du czar égaux devant la loi ; la seconde les établit égaux devant l'Évangile.

Si cet ukase est loyalement exécuté, comme tout le fait croire, il peut renouveler en peu d'années la face de la Russie, Alexandre compte déjà huit millions de catholiques dans son empire. Avec la liberté de l'apostolat, ce nombre serait bientôt triplé, et les missionnaires catholiques pénétrant à la suite des armées russes au cœur de l'Asie centrale, y répandraient la lumière et la civilisation.

En Égypte, le vice-roi s'apprête

a abolir la polygamie, cette base corrompue de l'islamisme. C'est sous une influence politique que la mesure va être édictée, afin de mieux régler et assurer la succession en ligne directe et de mâle en mâle à la couronne ; mais les conséquences morales de l'acte seront immenses, et la réforme accomplie dans un intérêt dynastique peut amener une grande transformation religieuse.

Désormais, les vice-rois d'Égypte ne pourront plus épouser qu'une seule femme, et le divorce, aujourd'hui si facile en pays musulmans, sera entouré de telles réserves pour le prince qu'il deviendra d'une application très-rare. La cour égyptienne est vivement agitée par ces mesures ; mais tous les hauts fonctionnaires suivront l'exemple du souverain, le reste de la nation fera de même avec le temps, et la polygamie, cette plaie honteuse des civilisations orientales, cet élément radical de décadence, disparaîtra ébranlant profondément le code religieux qui la supporte.

Tout se prépare, comme on voit, dans les mystérieux desseins de la Providence, pour les futurs triomphes de la foi. La croix brille à Pékin, elle se dresse en Cochinchine, les Grecs soulevés de Candie l'arbovent sur leur drapeau, la Russie lui ouvre les passages de l'Asie, demain peut-être elle surmontera les édicules du

Caire : c'est l'avenir lumineux du catholicisme qui commence à se dessiner à l'horizon du monde et dont nos yeux ne verront que l'aube radieuse !

Avant de terminer cette Chronique, signalons, parmi les publications les plus récentes, un livre que recommandent à la fois le nom de l'auteur et le sujet traité. C'est "l'Oraison dominicale," par M. Deguerry, curé de la Madeleine (1). On se souvient que M. Deguerry a prêché la dernière station du carême à la chapelle des Tuileries. Il avait pris pour thème l'explication du "Pater," la plus sublime de nos prières, et c'est la série des remarquables discours prononcés devant l'Empereur et l'Impératrice qui compose le volume.—Il n'est pas donné à tous de savoir parler aux grands de la terre, d'entretenir la puissance de ses devoirs particuliers et de sa responsabilité. M. Deguerry l'a fait avec cette élévation, cette vigueur et cet éclat qui ont toujours distingué sa parole, et on retrouve dans le livre toutes les qualités éminentes qui ont fait depuis longtemps la réputation de l'orateur.

1 *L'Oraison dominicale*. — Paris, librairie Adrien Le Clerc. 1 beau vol. in-8. — Prix : 4 fr.

AIRELLES

DE MAD. SWETCHINE.

1

Que notre vie soit pure comme un champ de neige où nos pas s'impriment sans laisser de souillure.

2

Dans la saison qui dépouille la nature, il n'est pas de brise, de souffle si léger qui ne soient assez forts pour détacher la feuille de l'arbre qui la portait. Dans l'automne du cœur, il ne se fait pas un mouvement qu'il n'emporte un bonheur ou une espérance.

3

Montrer imprudemment ce qu'il y a de plus vulnérable dans notre sensibilité, c'est inviter à y frapper. Achille, le demi-dieu, n'avait mis personne dans sa confiance.

4

Quand de nouveaux chagrins nous ont fait faire quelques pas dans la bonne voie, il n'est pas permis de se plaindre. C'est avoir placé à fonds perdus, mais la rente reste.

5

Il y a des gens qui ne parlent jamais d'eux-mêmes; mais c'est pour y penser toujours.

6

A combien de signes futiles, de superstitieuses inductions, n'attachons-nous pas notre destinée, lorsqu'un puissant besoin de bon-

heur nous presse! Toute la nature alors semble conspirer pour nous ou contre nous, et il n'est pas un seul de ses secrets qui ne nous présente quelque mystérieux rapport avec le nôtre. Pauvres humains! si dépendants, si abaissés et pourtant si grands! Dans ces vertes prairies où le troupeau paisible broute avec toute la dignité et l'incurie d'une tranquille possession, qui n'a vu l'être intelligent, l'être supérieur, à toute la magnificence de la création, subordonner toutes ses espérances d'avenir à la destinée de quelques feuilles laissées immobiles ou emportées par les vents, chercher d'un œil inquiet la direction d'un nuage, et demander compte à la marguerite des sentiments de ce qu'il aime?

7

Des deux fils du second Paul-Emile, le premier mourut trois jours avant le triomphe de son père et l'autre trois jours après. C'est toute la destinée de l'homme, qui meurt avant d'être heureux ou qui n'a que quelques jours pour l'être.

8

Les êtres qui paraissent froids et qui ne sont que timides, adorent dès qu'ils osent aimer.

9

Il semble que nous ne soyons appelés à connaître l'infini que par nos douleurs. Sommes-nous heureux? Les bornes de la vie nous pressent de toutes parts.